Illinois U Library

NUMÉRO 61 24 JUIN 1950

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ
SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

SEIGNEUR DU NORD

III

ROMAN INÉDIT
par HENRY CASTILLOU
ILLUSTRÉ PAR REINOSO

Ce supplément n'est servi que
par abonnement couplé avec
FRANCE-ILLUSTRATION
Le Monde Illustré
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e

LES LIVRES DU MOIS

par GEORGE ADAM

Pour beaucoup de Français sinon pour tous, le nom de « Mormon » évoque seulement celui d'une bizarre secte religieuse américaine et, parfois, quelques idées égrillardes : ne professa-t-elle pas longtemps, mais en secret, la polygamie, pratique qu'elle abandonna sous la force des circonstances et de la conquête du Far-West par la civilisation ? Des images colorées surgissent également dans l'esprit des plus avertis ; celle, en particulier, de longs convois de chariots bâchés se dirigeant vers l'ouest à travers « la Prairie », pleins jusqu'aux ridelles des Saints du Dernier Jour fuyant la persécution de leurs compatriotes et venant s'arrêter, au commandement du prophète Brigham Young, à l'emplacement où ils devaient fonder une nouvelle Sion. Le roman de Pierre Benoit : *Le Lac Salé*, est pour beaucoup dans la création de cette imagerie, qui, hâtons-nous de le dire, n'est pas entièrement fondée sur des contes de grand-mère.

Mais ce que l'on ne connaît pas du tout c'est l'origine de cette nouvelle religion et la vie de son fondateur, qui porte le nom le plus banalement anglo-saxon qui soit : Joseph Smith. Et l'on a peine à s'imaginer que cela ait pu se dérouler il y a tout juste un siècle lorsqu'on entreprend avec Marc Chadourne d'en suivre les péripéties en lisant le beau livre qu'il vient de leur consacrer : *Quand Dieu se fit Américain* (Arthème Fayard, édit.).

Comme le dit l'auteur dans son prologue : « L'étonnant dans le cas de ce Joseph Smith n'est pas qu'à un siècle de distance plus d'un million de croyants voient en lui *un plus grand conducteur de peuple que Moïse, un plus grand prophète qu'Isaïe*, mais que, de son vivant, ce pauvre fils de fermier, issu d'une nichée aussi misérable que Bernadette Soubirous, ce jeune apprenti sorcier, déçu par la voyance et la quête des trésors cachés sous la terre, ait pu assumer et soutenir jusqu'au martyre ce rôle de conducteur de peuple et de prophète avec une superbe dans l'ingénuité telle que la plupart de ses contemporains (ses fidèles exceptés) saluèrent en lui *le plus grand imposteur de tous les temps.* »

Tout l'essentiel du roman de Marc Chadourne est dans ces lignes. Car il s'agit bien d'un roman autant que d'un essai historique, d'une biographie romancée. Certes, la réalité a fourni à l'auteur tous ses éléments, et l'imagination la plus délirante aurait difficilement pu combiner autant d'effets romanesques. Mais c'est en romancier que Marc Chadourne a disposé ses éclairages et cerné son sujet ; il peut être satisfait du résultat. On en arrive presque à oublier que « ce fut vrai » et l'on porte au crédit d'une invention fertile d'écrivain l'attention haletante avec laquelle on suit la destinée de Joseph Smith.

Fils de pauvres gens, donc, qui vivent dans une cabane à l'écart, au milieu de la sauvage région qui borde les Grands Lacs, ce Joseph-là grandit au milieu d'une nombreuse famille, choyé par une mère qui ne « le trouve pas comme les autres ». Très tôt, une curieuse vie intérieure se développe en lui, fouettée par une grande imagination et par les images qui surgissent de la Bible, sa seule lecture. Très tôt, ses parents et ses voisins les plus proches lui attribuent un don de voyance, et il fait tout pour accréditer cette légende.

Et voilà qu'un jour il se met à parler de nouvelles Tables de la Loi qui seraient enfouies sous une montagne, non loin de chez lui, et où il aurait eu la vision de deux anges. On ajoute foi à ses dires et on le presse de déterrer les fameuses plaques. Il s'en faudra de quelques années avant qu'il ne s'y décide : après son mariage avec une jeune fille qu'il a enlevée à son père il s'y résout une nuit et rapporte chez lui un paquet enveloppé de chiffons. Les Tables de la Loi, plaques d'or couvertes d'hiéroglyphes que ce garçon à peu près inculte n'en entreprend pas moins de déchiffrer ? Ne demandons pas trop de preuves palpables à une histoire fertile en prodiges. Il est vrai que Joseph Smith, enfermé pendant des mois dans un réduit, dicte à sa femme au travers d'un rideau les 275.000 mots qui sont censés être la traduction des « Plaques ».

Ce n'est pas une galéjade : cette traduction existe puisqu'il s'agit de la « Bible » des nouveaux adeptes qui, en ce temps de superstition, accourent nombreux auprès de Joseph Smith : *Le livre de Mormon*. La religion est déjà créée ; elle a ses néophytes et ses rites ; il ne reste plus à ses vicissitudes que de commencer.

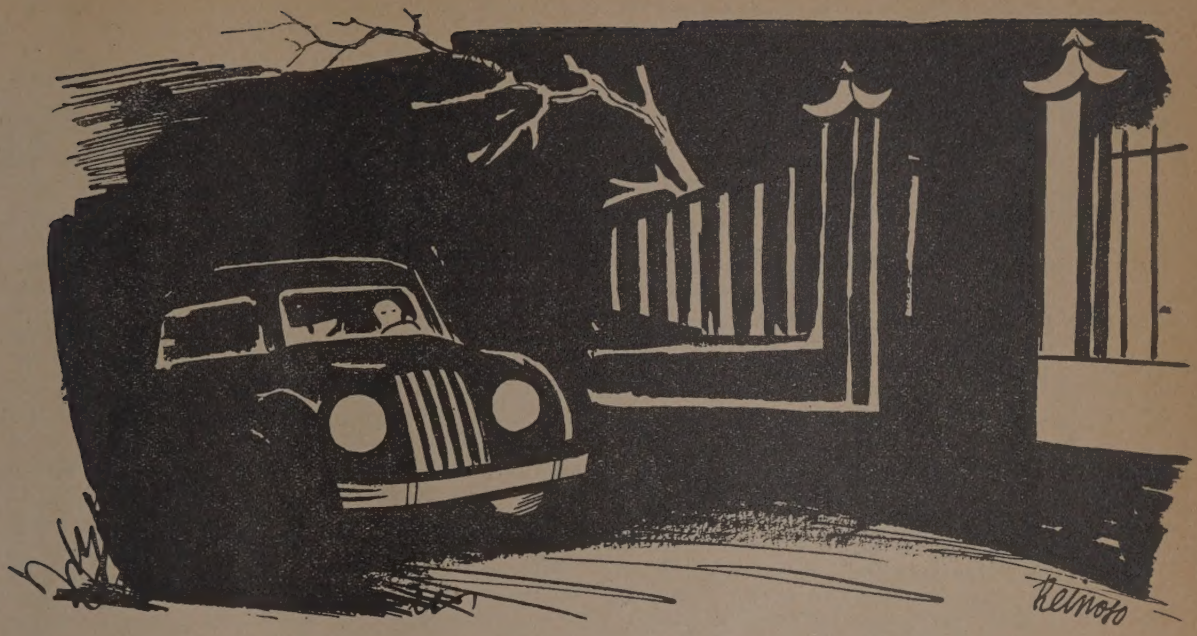
Elles sont nombreuses et incessantes et ce n'est pas le lieu ici de les dénombrer. Car si Joseph Smith crée des villes — des Sions — pour ses adeptes, dont les rangs grossissent (ils accourent de tous les coins du Nouveau Monde et même de l'Ancien), il se heurte vite à l'intransigeance des « Gentils », que sa foi n'a pas touchés. Chassé d'un endroit, il va s'établir ailleurs avec ses troupes car le terrain ne manque pas dans cette Amérique à peine peuplée du début du XIXe siècle. Ces Sions prospèrent vite car les Mormons sont actifs, industrieux, et leur Messie est aussi excellent homme d'affaires qu'il est prophète inspiré ; raison de plus pour exciter la haine.

Maître absolu dans Nauvoo, la dernière en date des Sions établie sur les bords du Mississipi, le pouvoir de Smith n'en chancelle pas moins en 1844 et il connaîtra bientôt dans une ville voisine sa Passion ; avant même que soit instruit le procès qu'on lui intente et pour lequel il s'est livré, il tombera sous les balles de revolver des *Carthage Greys*, milice civique aveuglée par la haine...

A juste titre, Marc Chadourne se garde bien de donner une interprétation stricte et personnelle du caractère de Joseph Smith ; il en laisse le soin à ses lecteurs. Mystique sincère ou roublard cynique ayant mesuré son pouvoir sur des êtres frustes avides de merveilleux ? C'est bien difficile à établir et tous ces éléments ont sans doute concouru à former la figure du prophète des Mormons, intimement mêlés comme dans tout être, saint du dernier jour ou pharisien. Il n'en reste pas moins qu'un million d'hommes vénèrent aujourd'hui son souvenir et tiennent pour parole d'évangile — c'est le cas de le dire

(Lire la suite page 3 couverture.)

Supplément au n° 245 de «France-Illustration - Le Monde Illustré».



CHAPITRE TROISIÈME

Le lendemain, au milieu de l'après-midi, la voiture de Laura s'arrêtait sur la place, devant le quartier général.

Ce soir-là Touan devait être retenu par un banquet d'officiers, à l'occasion des promotions après la récente campagne. Laura venait de recevoir la visite de trois Chinois qu'elle ne connaissait pas, pères de cadets emprisonnés à la citadelle. Ils l'avaient suppliée de parler pour leurs fils au général Touan. On disait que le jugement, qui avait été retardé, était imminent.

Le capitaine Shao se trouvait près du corps de garde. Il s'avança, évitant à Laura les explications avec les hommes qui contrôlaient les convocations ou les laissez-passer et inscrivaient les heures d'entrée.

Le chef de la garde de Touan conduisit Laura dans l'antichambre et partit prévenir le général. Tout de suite après il faisait entrer Laura. Wen Mei, sortant du bureau de Touan, la croisa. Il salua et passa sans un mot.

Tandis que le général Touan disait la joie et aussi la surprise qu'il ressentait de sa venue, elle remarquait combien sa physionomie différait de celle qu'il avait chez elle, la veille. Pendant la campagne à l'Ouest, elle avait pu voir comment son visage se faisait froid, presque dur, lorsqu'il redevenait le chef.

— J'ai voulu vous parler de nouveau des cadets avant qu'il soit trop tard.

— Les cadets... Je viens d'écrire au conseil de guerre. Ils ont été jugés tout à l'heure. Aucune condamnation à mort n'a été prononcée. Alors que dans un autre pays le sort d'un soldat qui trahit ne se discute pas, le tribunal a été retenu par des habitudes, un état d'esprit détestables. Ici l'on est prêt à excuser les officiers se joignant à des rebelles. On trouverait naturel qu'ils reviennent bientôt dans l'armée.

Dans sa lettre, Touan ordonnait que le conseil de guerre se réunît de nouveau. Il exposait les raisons pour lesquelles il tenait à la condamnation des cadets. Seul un verdict sans faiblesse aurait une valeur exemplaire et éviterait d'autres défaillances.

— Après vos abandons de ces derniers jours, je pensais que vous n'auriez pas la même sévérité, dit Laura.

— J'ai dû céder. Mais cela rend plus fermes mes résolutions. Je vais tenter de limiter le danger que représentera l'arrivée des détachements japonais. Rien n'est possible si je ne peux compter sur la discipline de l'armée.

Il annonça également à Laura qu'il avait rapporté l'arrêté qui devait accroître le nombre des champs de pavots.

— Voilà une décision qui correspond à vos véritables sentiments, dit Laura, laissant voir de la satisfaction. Par contre, ce procès où vous voulez faire accuser le maréchal d'être responsable de la révolte me paraît bien moins digne de vous.

— D'après l'enquête, Feng n'a pas soutenu les rebelles. Mais sa police avait des soupçons. Il a laissé le mouvement se produire pour en tirer une arme contre moi, qui avais engagé la plus grande partie des troupes au loin. Je ne veux pas me débarrasser de lui comme Wen Mei et d'autres le

souhaitent. Ce serait maladroit. Et je ne tiens pas à ce qu'il laisse le souvenir d'un homme à plaindre et à admirer.

Le regard de Laura restant réprobateur, il dit :

— Feng, son père qu'il vénère et tous ceux qui ont gouverné depuis quinze ans les provinces de la même façon ont la responsabilité de notre faiblesse. En m'inclinant devant Isoshi et Hatfield, j'ai payé l'incapacité, la corruption dont ils ont donné l'exemple...

D'un geste Laura l'interrompit :

— Mais les jeunes gens qu'on m'a demandé de défendre n'ont pas de telles responsabilités.

— Le nouveau jugement servira la cause pour laquelle j'ai décidé, un jour, de mettre fin au pouvoir de Feng.

— Je n'admire pas au-dessus de tout les résolutions prises au nom d'une belle cause. Pour moi, l'homme de qualité qui sacrifie sa personnalité à un but qu'il croit élevé ne grandit pas. Il s'abaisse. Et n'est-ce pas pour s'apercevoir au bout d'un certain temps qu'il s'est trompé ?

Il vint près d'elle. Elle était assise, de l'autre côté du bureau, dans un large et bas fauteuil, au milieu de la vaste pièce aux meubles en acajou sombre, aux murs presque nus. Par instants, la clarté diminuait. Un nuage de poussière voilait le soleil.

— Il est vrai que je n'ai pas écrit avec plaisir cette lettre au tribunal. Mon goût n'est pas d'aggraver les sentences. Je fais le contraire aussi souvent que je le peux. Mais là, je dois agir ainsi.

Il s'exprimait avec détermination. Laura se demandait s'il ne voulait pas faire oublier son attitude beaucoup moins ferme, chez elle, la veille. Pourtant ne lui avait-elle pas dit qu'il ne l'avait jamais touchée autant que lorsqu'elle l'avait vu affaibli, le visage marqué par les préoccupations et la lassitude ?

Laura se leva.

— Je suis venue aujourd'hui parce que le sort de ces jeunes gens me préoccupe particulièrement, dit-elle d'une voix grave. Tout à l'heure, tandis que leurs pères me parlaient de ces cadets dont la vie ou la mort sera décidée par vous, ma pensée revenait en arrière. Vous devinez où... Je songe que lorsque vous attaquiez Yuanping vous aviez la conviction de servir la cause pour laquelle vous voulez sacrifier les cadets.

La voix de Laura se troubla. Touan avait baissé la tête. Après un silence, elle reprit :

— Ce que vous ferez aura des conséquences aussi pour nous... Je peux vous confier que j'étais sans doute moins résolue à mon prochain départ que je l'ai dit. Votre décision me servira pour prendre, définitivement, la mienne.

— Laura, je voudrais satisfaire votre générosité... Mais auriez-vous de l'estime en me voyant changer ainsi ? Tenez-vous à m'amollir ?

Elle haussa les épaules.

— J'estime surtout, vous le savez, l'homme qui n'est pas dépassé par ce qu'il a entrepris. Songez qu'un jour, peut-être proche, vous vous apercevriez que votre dureté n'a pas servi...

Laura s'était approchée de la porte. Sur un meuble, au fond du bureau, elle avait pris une statuette de l'époque des Tang. Elle contemplait ce cavalier dont l'apparence différait fort peu de celle des soldats du général Touan.

Lentement, elle ajouta :

— Je vous le dis de nouveau : votre conduite guidera la mienne.

— D'abord, je dois faire connaître au Groupe un important événement. Un événement prévu par la politique que j'ai défendue devant vous.

Ce jour-là encore, le ton de Douglas Hatfield était celui de l'homme qui ne se refuse pas le droit à la satisfaction. Laura était déjà informée de ce qu'il allait annoncer. Le maréchal Feng quittait la province.

Ainsi que Touan l'attendait, la menace du procès avait dû beaucoup contribuer à décider le maréchal. Chaque jour, longuement, on venait l'interroger au palais. Les membres de son entourage avaient été arrêtés. Presque tous l'avaient déjà trahi et leurs dépositions en faisaient faussement l'instigateur de la révolte.

D'autre part, le dédommagement proposé par Touan avait été doublé. Touan n'était pas sûr que le jeune maréchal n'eût pas résisté aussi longtemps pour obtenir davantage. Afin de payer les sommes promises à Feng, ainsi qu'une commande de matériel de guerre moderne, le général Touan avait demandé à Mr. Hatfield que le chiffre des derniers crédits fût augmenté. C'était à ce sujet que Mr. Hatfield réunissait le Groupe.

Auparavant il était passé chez Laura :

— Le général Touan a besoin de ces nouveaux crédits. J'espère qu'ils lui seront accordés. Il a suffisamment prouvé ces derniers temps son énergie, son intelligence et aussi son habileté pour que je sois davantage encore résolu à le soutenir.

Mr. Hatfield semblait attendre l'opinion de Laura. Mais la jeune femme ne répondait rien. Il avait ajouté :

— En cas de difficulté au sujet des nouveaux crédits, consentiriez-vous à dire, afin que notre ami Touan ait satisfaction...

Devant le froncement de sourcils de Laura, il s'était tout de même embarrassé un peu.

— Ou, si vous ne voulez pas intervenir, je pourrais observer, par exemple, que la présence de la personne qui fait le charme de notre association est une garantie... Une garantie de la compréhension que nous trouverons toujours auprès du nouveau gouverneur.

— Je vous prie de ne rien dire de tel ! avait-elle répondu sèchement.

Irritée, elle était venue à cette réunion pour ne pas permettre à Mr. Hatfield de se servir de cet argument — ainsi qu'elle le soupçonnait d'avoir fait plus d'une fois...

Mr. Hatfield déclara que, toute l'autorité se trouvant entre les mains de Touan, les dissensions au Chansi prenaient fin. Il loua le général Touan. Puis il exposa que, grâce à un droit de contrôle plus précis de l'emploi des crédits, le Groupe pourrait mieux encore veiller à ce que la suite convenable fût donnée à ses aspirations.

Après un échange d'opinions adroitement orienté par Mr. Hatfield, qui s'abstint de prendre parti avec vigueur, le Groupe décida l'augmentation

des crédits. Laura n'avait pas prononcé un mot. Il y eut quelqu'un pour remarquer :

— Les perspectives sont rassurantes. Mais n'oublions pas qu'il nous est bien difficile, à nous, les étrangers, de prévoir et souvent même de comprendre ce qui arrivera le lendemain dans ce pays. C'est là le point inquiétant.

Laura s'était rendue à la réception d'adieu donnée par le maréchal. Elle éprouvait une certaine curiosité au sujet de l'attitude de Feng et de celle de son successeur.

Touan avait raconté à Laura comment le pouvoir lui avait été transmis. Devant le Conseil provincial le maréchal avait invoqué un grave affaiblissement, résultant de charges trop absorbantes. Le climat du Nord, avec ses brusques accentuations quand soufflent les vents poussiéreux des déserts de Mongolie, oppressants l'été, glacés dès septembre, contrariait son rétablissement. Les médecins obligeaient Feng à aller prendre, dans une région de température plus douce, le repos indispensable.

Feng avait vanté les qualités remarquables du commandant de l'armée, qui, après l'avoir tant soutenu au cours de semaines périlleuses, l'avait remplacé pendant son indisposition. Le maréchal priait Touan de continuer la tâche pénible que lui-même devait abandonner. Touan avait refusé, assurant que Feng ne pouvait pas quitter la province, qui avait trop besoin de lui.

— Il a de nouveau parlé de sa santé. Les conseillers, à leur tour, m'ont demandé, en évoquant les dangers qui menacent le Chansi, de gouverner. Feng s'est joint à eux. J'ai refusé encore. Ils insistaient de plus en plus vivement...

— Et que pensiez-vous de tout cela, pendant ce temps ? avait demandé Laura.

— Ce sont les formes nécessaires ici. Pour mes projets je suis obligé de tenir compte des apparences.

— Les apparences... Vous aussi !

Ainsi que Laura s'y attendait, Feng était presque seul dans la grande salle du palais où, moins de trois mois plus tôt, elle l'avait vu si entouré. Comme à la réception au quartier général, aucun Chinois ne portait la robe. On ne se souciait plus que de ne pas mécontenter Touan.

Il n'y avait guère que des étrangers pour converser avec Feng, toujours en uniforme de deuil blanc. Il montrait le même sourire, le même visage calme que lors de l'autre réception, quand il était le maître du Chansi.

Il devait quitter la province le lendemain. Touan et lui assisteraient ensemble, auparavant, à un grand défilé, place du 7-Mai

— Il avait déjà intrigué avec succès pour se rapprocher de Nankin à mes dépens, avait dit Touan à Laura. Il prévoit que le gouvernement aura de plus en plus des difficultés avec moi... Feng fera valoir l'attachement que certains lui gardent ici. Et si un jour l'armée de Nankin entrait dans le Chansi, peut-être reviendrait-il avec elle.

A un de ses familiers, autorisé à le voir après la transmission du pouvoir, l'ancien gouverneur avait laissé entendre qu'il gagnait du temps, qu'un événement se produirait sans doute avant son départ. Un événement qui annulerait ce départ. L'autre n'avait pas dû croire beaucoup à cette éventualité puisqu'il avait été aussitôt rapporter la confidence.

— Oserai-je être encore exagérément importun, madame ?...

C'était le vieux Chinois qui, le jour de la réception au quartier général, avait prié Laura d'intervenir pour les cadets.

— Un nouveau jugement a-t-il été prononcé ?

— Oui, madame. Mais il est tenu secret. J'ai été averti par un de mes parents qui fait partie de la Commission des affaires militaires. Ils sont condamnés ! Tous... Le nôtre n'a pas dix-huit ans. Des enfants...

— Pourtant le jugement avait été retardé encore. Je croyais... Mais c'est peut-être qu'il y a eu des difficultés pour que le Tribunal rende la sentence demandée. J'essaierai, je vous le promets, d'éviter que cette sentence soit exécutée !

Seule l'approche de Mrs. Ellen Hatfield, très souriante et aimable, toujours en compagnie de la jeune femme du consul d'Allemagne, mit fin aux remerciements attendrissants que recevait Laura.

Quand Touan revint vers Laura, tous ceux qui entouraient le général se tinrent à distance. Mrs. Hatfield s'éloigna à son tour.

— Je ne vois pas votre fidèle Wen Mei, dit Laura. Il doit exulter.

— Il a été invité par le haut commandement japonais du Mandchoukoo à assister aux manœuvres.

Laura semblant un peu étonnée, il précisa :

— Isoshi, avant son départ pour Tokio, m'assurait qu'après la preuve de bonne volonté donnée au Chansi le gouvernement de l'empereur souhaite des relations vraiment amicales. Une « coopération confiante et sincère », comme écrivent les journaux du Mandchoukoo. C'est Wen Mei qui a été invité parce qu'il a, quand il dirigeait la répression de la révolte, sauvé un certain nombre de Japonais. Je ne l'ai pas empêché de se rendre là-bas.

Au milieu d'un groupe d'officiers, le vieux Chinois qui venait de parler des cadets à Laura ne la quittait pas des yeux. Mais Laura préférait attendre un moment où elle posséderait beaucoup plus de pouvoir sur le général.

Elle se borna donc à faire remarquer que Feng se trouvait délaissé autant que Touan l'était lui-même naguère...

— Tous ceux qui se prennent aujourd'hui autour de moi croient qu'ils seraient imprudents s'ils montraient quelque attention pour Feng, dit-il en haussant les épaules. Ils s'imaginent que je leur en voudrais, alors qu'au contraire j'aurais un peu d'estime pour eux...

Et il ajouta ces mots qui touchèrent Laura sans la surprendre :

— Je vais, moi, me tenir près de Feng. Comme cela ils viendront tous autour de nous. Et peut-être cette dernière journée à Taiyuan lui laissera-t-elle un peu moins d'amertume.

CHAPITRE QUATRIÈME

La clarté venait lentement. Dans la cour au sol rendu boueux par une pluie d'orage, Touan, suivi du commandant de la citadelle et de quelques officiers, passait devant les élèves de l'Académie militaire au garde à vous.

Au bout de la rangée, Touan s'arrêta. Un moment s'écoula. Le commandant fit observer :

— Voici l'heure, Votre Excellence...

On voyait à présent à l'autre extrémité de la cour. Les murailles n'apparaissaient plus noires mais grisâtres. L'air était très froid. Le vent soufflait du nord avec violence. Et, bien qu'il emportât beaucoup plus loin les nuages de poussière qu'il chassait devant lui, des grains de terre jaune tombaient dans la cour comme une mince pluie. Pourquoi le commandant attendait-il ? Espérait-il lui aussi que Touan, au dernier moment, annulerait la sentence ?

— Ne tardez pas davantage, dit Touan d'une voix brève.

L'officier donna un ordre. Une minute plus tard retentissait le roulement des longs tambours chinois. Touan était revenu au centre de la rangée des élèves de l'Académie militaire.

Le roulement se rapprochait. Précédés et suivis d'un groupe de soldats en armes, les condamnés défilèrent. En passant devant le général ils redressaient la tête, les mains le long du corps, comme s'il s'agissait d'une ordinaire parade.

Ils ne portaient pas la longue et épaisse capote qu'avaient leurs camarades alignés dans la cour. Leurs tuniques, dont quelques-uns avaient relevé le col, serraient des corps minces, presque adolescents encore.

Touan détourna la tête vers le sommet des vieilles murailles au-dessus desquelles les nuages de poussière se succédaient. Il s'efforçait d'éloigner l'image de Laura penchée vers lui, dévêtue, dans la lumière floue d'une lampe de chevet. Quand elle fixait ainsi sur Touan son profond regard, un trouble qu'il ne pouvait surmonter le prenait — même à la fin de la nuit. Quel effort il avait dû faire pour refuser les grâces demandées !

Il baissa les yeux. Un sergent passait devant les condamnés immobiles, arrachant leurs insignes. De nouveau, Touan regarda vers les murailles d'où s'envolait parfois une corneille grise. Il ne voulait plus voir ces visages enfantins, à l'expression attentive, sans reproche, où il lui avait même semblé discerner une sorte de confiance.

Comme tout cela se déroulait avec lenteur ! Le commandant de la citadelle toussotait insupportablement, scrutant les traits du général Touan. A la seconde où il allait lui faire une observation irritée, Touan ressentit un choc et comme un soulagement à la fois. La voix de l'officier dirigeant le feu venait de s'élever. Sèche, puis répercutée dans le cadre sonore des murailles de la citadelle, éclata la première salve.

Quand Touan vint chez Laura, le soir, le valet de chambre le fit entrer dans le salon, où le général dut attendre quelques instants, seul. Laura répondait au téléphone, dans la pièce voisine, à Mrs. Hatfield.

Sur la table, un papier retint son regard. Il le prit, haussa les épaules. C'était un tract en caractères chinois qu'il connaissait déjà :

Après avoir introduit l'armée japonaise au Chansi et livré une partie de nos biens aux avides exploiteurs étrangers, l'usurpateur Touan Hsi-Lien commet un nouveau crime... Onze jeunes patriotes ne gêneront plus les maîtres de Touan. Le sinistre Isoshi avait donné ses ordres. Une fois de plus, lâchement, Touan a obéi...

Touan, qui relisait le tract, n'avait pas vu Laura pénétrer dans la pièce.

— On en a jeté cet après-midi une poignée dans la cour, dit-elle. Je me les suis fait traduire.

— Ce sont là les arguments que Feng répandait.

— N'aviez-vous jamais pensé qu'un jour ils pourraient ne plus être faux ?

— Vous m'en voulez, Laura, de ne pas avoir cédé... Ne croyez pas que je n'avais pas le cœur serrré, ce matin, à la citadelle.

Un assez long moment passa. Laura ne s'était pas assise à côté de Touan, sur le divan, mais à quelques pas, près de la petite table, au centre du salon.

— Vous avez eu le cœur serré, dites-vous. Je ne parlerai pas de ma peine. J'avais espéré pour ces jeunes gens... Vous m'avez démontré que je ne me trompais pas en croyant que vous seriez dépassé par les nécessités de l'action.

Elle parla assez longuement, s'animant parfois. Elle rappela les résolutions du général.

Aujourd'hui, Feng avait quitté Taiyuan. Et l'on assurait que son successeur ne changerait rien au vieux système d'impôts avantageant beaucoup les riches familles du Chansi.

— C'est encore une nécessité ! Vous aussi, vous avez besoin de ces familles. Bien plus que des paysans si pauvres que nous rencontrions sur la route de Souiting, portant au marché leur porc sur les épaules, pour qu'il ne perde pas du poids. Vous ne ferez rien pour eux, comme vous le disiez et comme vous le désiriez à ce moment-là.

— Auparavant, Laura, il faut que je rende mon pouvoir plus solide.

— Vous méprisiez ces généraux toujours en révolte et qui, lorsqu'ils parviennent à prendre la tête d'une province, ne pensent qu'à la gouverner à leur profit, divisant davantage leur pays... Et vous êtes engagé sur la voie que vous réprouviez. Vous préparez les conquêtes auxquelles vous incitent vos seconds ambitieux.

Touan serait alors un rebelle vis-à-vis du gou-

vernement de Nankin. Il lutterait contre lui. Il l'affaiblirait.

— Vous savez pourtant à qui cette lutte servira. Etait-ce la peine de chasser Feng ?

— Laura, les autres se sont servis de la puissance pour augmenter leur fortune. Peut-on me reprocher cela ? Pourra-t-on jamais me le reprocher ?

— Etes-vous sûr de ce que sera votre comportement demain ? Auriez-vous cru, quand vous vous décidiez à écarter Feng, qu'une fois à sa place vous favoriseriez l'entrée des Japonais dans la province ? Que vous donneriez au Groupe plus d'avantages que Feng en a jamais accordés ?...

Il voulait se dégager de l'emprise du Groupe, reprendre ce qu'il avait cédé à Isoshi. Ne semblait-il pas plutôt inévitable que le contraire se produirait ?

— Laura, vous êtes heurtée par les exécutions de ce matin. Mais je ne suis pas un bourreau ! Je ne veux pas en devenir un. Le procès que j'avais fait ouvrir pour obtenir le renoncement de Feng ne sera pas poursuivi. Il n'y aura aucune condamnation. Tous les anciens familiers de Feng sont libres à présent.

— Mais si ces gens ou d'autres complotent contre vous, et cela se produira certainement, vous serez obligé d'avoir recours aux procès, aux exécutions. Et vite, vous vous y habituerez. Une seule chose comptera de plus en plus : conserver votre puissance, l'augmenter. C'est pour cette puissance que vous avez, en réalité, sacrifié les cadets ! Je sais que vous avez souffert de certaines décisions que vous avez dû prendre.

— Donc, Laura, vous comprenez...

Elle ne le laissa pas poursuivre.

— Je comprends les fatalités du pouvoir. Mais je voulais garder l'espoir qu'un homme comme vous en dominerait quelques-unes. La générosité que je vous connais vous poussait à gracier les cadets. Vous vous êtes contraint à ressembler à n'importe quel ambitieux pressé de faire des exemples. Si vous aviez su rejeter cette obligation, j'aurais espéré encore que vous ne seriez pas entraîné comme les autres.

Sans songer à répliquer, il l'écoutait avec une expression de gravité. Elle s'était levée.

— Quand je vous haïssais, j'aurais dû rester indifférente devant vos projets. Je n'ai pu m'empêcher de m'y intéresser, de vous montrer mon doute... Mais, à cause de Yuanping, je voyais un côté de votre action sur lequel votre esprit ne s'attardait pas. Aussi il m'a toujours été impossible d'estimer ce que vous désiriez faire. Les exécutions de ce matin prouvent que vous n'êtes plus celui devant qui je n'ai pas pu me conduire comme je le voulais...

Ils se tenaient à présent debout l'un devant l'autre. Il posa ses mains sur les épaules de Laura.

— Vous imaginez aussi, je le devine, que vous finirez par compter moins pour moi que ce que j'entreprends. Que je n'aie pas cédé au sujet des cadets vous incite à penser ainsi.

Elle ne répondit pas.

— Vous vous trompez, Laura !

Comme il l'attirait doucement vers lui, elle détourna son visage.

— Ce que vous avez ordonné ce matin à la citadelle a mis fin à mon hésitation. Je vais partir.

— Comme vous dites cela calmement ! s'écria-t-il.

— Je n'ai pas pris ma décision calmement. En découvrant sans cesse des motifs, je l'ai retardée... Je ne voulais pas vous affaiblir, ainsi que vous me reprochiez de le faire. Je vous avais dit ce que j'attendais de cette grâce. Elle m'aurait donné une raison, une très forte raison de rester près de vous. Vous m'avez fait voir que je ne peux rien empêcher, que je ne peux pas vous retenir...

La voix de Laura se fit moins nette.

— Mais ne croyez pas que je n'ai pas de peine, dit-elle.

Il l'étreignit davantage. Les lèvres de Laura se dérobèrent encore.

— Je ne veux pas vous voir devenir ce que vous allez devenir, reprit Laura à mi-voix. Je préfère garder l'image d'un homme ne ressemblant pas à ceux qui l'entouraient et qui, pour cela, était en danger.

Le haut de la robe d'intérieur était dégrafé. Il se pencha.

— Une image que je puisse continuer à aimer, soupira Laura.

Elle ne détourna plus ses lèvres. Un peu plus tard, il reprit :

— Nous avons su triompher de ce qui semblait devoir nous éloigner toujours l'un de l'autre. Est-ce que cela ne nous lie pas davantage ? Oui, j'ai la certitude que ce passé douloureux est une force qui élève ce qu'il y a entre nous. Un dénouement aussi ordinaire n'est pas possible !

Il s'animait :

— Laura, répondez-moi... Le jour où vous avez cessé de lutter, n'avez-vous pas pensé que nous ne serions pas séparés ?

— Je l'ai pensé, fit-elle très bas.

La tenant toujours contre lui, il dit avec amertume :

— Et cependant vous parlez de me quitter.

Elle se dégagea, le regarda fixement.

— J'ai dit que j'allais partir de Taiyuan, où je ne reviendrai pas.

Avec lenteur elle poursuivit :

— Mais, si vous le voulez, cela ne signifiera pas que nous nous quitterons...

Touan avait sursauté. Elle le regardait encore.

— Cela peut signifier l'opposé, dit-elle de la même voix lente.

Il restait immobile, muet. Les dernières phrases de Laura semblaient l'avoir stupéfié.

— Je comprends... murmura-t-il enfin.

Un temps s'écoula. D'un ton assourdi, il dit :

— Laura, ne tentez pas de me détourner de ce que je dois faire. Ne vous servez pas de votre pouvoir pour me diminuer...

— Ou pour éviter, au contraire, que vous soyez diminué ?

Touan fit quelques pas dans le salon.

— Je continuerai. Rien d'autre n'est possible. Je ne partirai pas, dit-il avec fermeté. Jamais !

Il était revenu près de Laura :

— Vous non plus. Vous non plus !

De nouveau, il la tenait dans ses bras. Laura ne dit plus rien.

CHAPITRE CINQUIÈME

NE armée d'une puissance extraordinaire... » Wen Mei décrivait les manœuvres japonaises auxquelles il venait d'assister au Mandchoukoo, dans la région au sud de Yu-Chou, sur la rive droite du Soungari. Il avait été flatté par l'accueil des généraux japonais, parmi lesquels se trouvaient les commandants d'armée Hata, Itagaki et le fameux Kenji Doihara, qui avait préparé l'occupation de la Mandchourie.

— Je voudrais que vous ayez vu, Chef, la plaine couverte de chars. Deux divisions avec deux régiments de 250 chars chacune. Les bois, les vallées, les collines, rien ne les arrêtait. Ils étaient précédés de vagues d'avions qui volaient bas, se succédant avec une régularité parfaite... Je ne parle pas de l'artillerie qui soutenait l'avance des chars. Sur les hauteurs, les tirs comme le bombardement des avions étaient réels. Tout était retourné, anéanti... J'en demeure émerveillé.

Dans le bureau de Touan (ce dernier, une fois devenu gouverneur, était resté dans le building du quartier général, laissant vide le vieux palais), Wen Mei parlait avec animation. Touan ne l'interrompait d'aucune question. Etait-il absorbé par ce que disait Wen Mei ? Celui-ci avait remarqué avec surprise un rouleau de parchemin, un flacon d'encre et des pinceaux servant à dessiner les caractères. Jamais auparavant il n'avait vu Touan se livrer à ce délassement des Chinois traditionalistes.

Wen Mei se tut. Assis derrière son bureau, Touan ne levait pas la tête. Il sentait que Wen Mei l'observait. Il comprenait les pensées de son second. Mais celui-ci ignorait que le départ de Laura était décidé. La vente du droit de construction de la ligne Yuanping-Pao Té, retardée par une dernière exigence de Mr. Hatfield, devait avoir lieu à la fin de la semaine. Ensuite Laura partirait.

Après un moment, Wen Mei demanda au général Touan s'il n'avait pas eu de nouveaux soucis. Touan haussa légèrement les épaules.

— Des soucis... Je m'aperçois qu'il faudra du temps pour transformer l'administration de Feng, de son père. Ou plutôt, je m'aperçois que je ne la transformerai pas.

Touan avait envoyé des instructions aux fonctionnaires qui faisaient payer les impôts, les informant que désormais tout détournement serait puni de peines très lourdes. Il avait fait arrêter un percepteur de Lotchang qui avait gardé pour lui, l'année précédente, environ la moitié des sommes recueillies. Aussitôt tous les autres s'étaient plaints de ce qu'ils appelaient des mesures injustes...

— Finissons-en avec ces restes de la vieille pourriture ! dit Wen Mei.

— Qui les remplacerait ? Ceux que je mettrais à leur place leur ressembleraient vite, j'en suis sûr maintenant. Eux ne me résistent pas franchement. Ils disent que le paysan est trop pauvre. Et c'est vrai. S'ils n'y ont pas intérêt, ils ne forceront personne à payer.

— Des arrestations, des exemples les amèneront à la raison !

— Ce serait bien long. Comme je ne peux laisser les caisses se vider et que je ne veux pas me tourner toujours vers les étrangers, il faudra finalement admettre ce que les autres admettaient...

Touan dit qu'à la tête de la police il avait mis des hommes encore jeunes, venus du Sud et ayant séjourné à l'étranger. Et malgré leurs promesses, ils se laissaient prendre par les habitudes du passé. Comme leurs prédécesseurs, ils profitaient de leur charge.

L'appel du téléphone retentit.

— Mr. Hatfield, dit Wen Mei qui avait répondu. Il demande à vous parler d'une difficulté pour la voie ferrée.

Touan écouta quelques instants le président du Groupe. Il répondit :

— N'est-il pas possible de modifier un peu le tracé de la ligne ?... Soong s'oppose à ce que ses terres soient traversées parce qu'il redoute et déteste le chemin de fer, comme tous les vieux Chinois. Et aussi parce que le passage de la ligne à proximité du champ où sont enterrés les ancêtres lui paraît sacrilège.

Wen Mei voyait le général gagné par l'impatience.

— Il n'est pas question d'oublier les droits vendus à votre société. Toutefois, je veux vous faire observer qu'il s'agit d'une des familles les plus riches, donc les plus influentes de la province. Les préjugés qui vous paraissent risibles sont forts ici. En les considérant avec trop de légèreté, les étrangers ne font rien pour atténuer la méfiance, l'hostilité qui aboutissent un jour à une révolte comme celle qui s'est produite récemment.

Il écouta encore un moment, fit un geste irrité.

— Les engagements pris envers votre société seront tenus, dit-il d'un ton sec.

Cette discussion achevée, il ajouta d'une voix différente, comme s'il voulait se fournir une sorte de compensation :

— Puisque nous parlons des préjugés des vieilles familles, je dois vous avertir des plaintes de Tang Chung Yao, de la banque du Nord. Mrs. Hatfield a de la sympathie pour une de ses filles, qu'elle veut familiariser, je crois, avec

l'éducation et les coutumes occidentales. Or voici deux jours que la jeune fille n'est pas rentrée. Pourriez-vous, je vous prie, faire admettre à Mrs. Hatfield que ce qui semble naturel à un homme civilisé comme vous-même, par exemple, surprend et choque encore à Taiyuan ? Ce déplorable état d'esprit arriéré...

Quand il eut raccroché, Touan dit à Wen Mei :

— Les étrangers ne comprennent rien. Ils jugent tout ridicule. C'est plus simple... La semaine dernière les ingénieurs de Hatfield s'apprêtaient à démolir à Tentchéou un des plus beaux temples du temps des Ming, construit là où ils veulent mettre la gare. Ils paraissaient très surpris des protestations. « Mais à la place vous aurez une belle gare moderne, toute neuve ! » disait un des ingénieurs.

— Chef, la préparation de la prochaine campagne vers l'Ouest vous occupe sûrement davantage...

— Nous qui avons vécu à l'extérieur, qui voyons tous les jours les étrangers, nous avons tendance à négliger un peu comme eux la force que représentent les croyances, les usages du passé, surtout dans les provinces reculées.

Touan n'avait pas prévu qu'on trouverait à ce point injustes les condamnations des cadets. Il aurait fallu faire comme Feng, qui justifiait chacune de ses décisions en citant Confucius ou Lao Tseu. Les riches familles menaçaient d'interdire à leurs fils d'entrer à l'Académie militaire.

Le général Touan se rendait compte que Wen Mei était étonné de l'entendre parler ainsi. Wen Mei regardait encore le parchemin sur le bureau. Un rouleau de parchemin comme celui qu'il avait vu chez le maréchal !

— Chef, je me permets de me demander si ces préoccupations sont les seules, dit Wen Mei d'une voix un peu hésitante. Si d'autres ne les aggravent pas...

Touan fit un geste sec.

— Ne continue pas, je t'en prie ! dit-il d'un ton très bref.

Ce fut de nouveau le silence. Distraitement, le général Touan tournait les pages d'un rapport qu'un officier du Service des renseignements venait de lui remettre. « S'il savait qu'elle s'en va, il serait soulagé, songeait Touan. Mais non, elle ne s'en ira pas ! Je la retiendrai. Il faut découvrir le moyen de la retenir ! »

Wen Mei se mit à parler des troubles au Kansu, où la querelle entre musulmans et Chinois s'avivait une nouvelle fois, évoluant vers la guerre civile, comme en 1928.

— Voilà des rivalités qui doivent nous servir, poursuivait Wen Mei.

Le général Touan se taisait. Wen Mei reprit :

— Chef, je pense beaucoup à cette nouvelle campagne, à ce qui assurera son succès, à ses conséquences... Des manœuvres japonaises je ramène une certitude : une armée aussi puissante, aussi bien commandée, nul ne peut lutter contre elle en Asie. Ah ! si vos troupes avaient le même équipement ! Mais tant que nous resterons seuls, ce ne sera pas possible. On m'a assuré, au Mandchoukoo, qu'on souhaite l'entente avec nous. Et plus que l'entente, je l'ai compris. Ils ne tiennent pas à vous avoir contre eux. Si la province était toujours gouvernée par Feng, avec ses conceptions figées, elle serait perdue.

Wen Mei fit une pause.

— En revenant à Taiyuan je songeais à ce que j'ai vu, à ce qu'on m'a dit là-bas. Et je pressentais que vous sauriez, vous, tirer de la situation des conclusions audacieuses.

Touan le considérait avec un sourire ironique.

— Tu aimes beaucoup les grands projets. As-tu réfléchi à ce que signifient tes conclusions audacieuses ?

— J'y ai réfléchi, Chef, répondit Wen Mei gravement. Je sais qu'un esprit comme le vôtre prévoit quel sens prendront les événements qui se préparent. Vous ne les laisserez pas se faire contre vous... Aussi ce voyage au Mandchoukoo, qui aurait pu m'inquiéter, me décourager, me donne plus de confiance encore. Je vois l'avenir se dessiner de façon précise. Je vois de grandes possibilités devant nous...

Rien de ce que disait le général Touan, le soir, pour que Laura renonçât à quitter Taiyuan ne la faisait fléchir.

Laura le questionnait encore sur les préoccupations que lui causait la situation dans la province. Il la regardait, souriait faiblement. Et il acceptait de mettre fin ainsi aux silences qui suivaient des discussions qu'il entreprenait avec de moins en moins de conviction.

Isoshi semblait avoir ramené de son voyage à Tokio des instructions pour préparer de nouvelles et redoutables difficultés. Ainsi que Touan l'avait prévu, l'arrivée des troupes de protection avait permis d'introduire de nombreux agents secrets qui, lorsqu'ils se trouvaient en danger, avaient la ressource de se réfugier auprès des soldats japonais.

Ce soir-là Touan disait sa surprise et sa peine d'un exemple de corruption donné par un des hommes en qui il avait confiance. Il s'agissait d'un de ces « jeunes officiers » envoyés avec lui au Chansi. Touan l'avait souvent entendu, après les victoires de l'armée du Sud, s'indigner comme lui-même de la vénalité des vieux généraux. Il l'avait nommé à la tête d'une des meilleures divisions, à la limite du Chahar, où risquait de se produire l'invasion japonaise. Or l'autre venait de vendre la moitié de son équipement en armes automatiques au général commandant de l'autre côté de la Grande Muraille.

— Les troupes du Chahar se trouvent de plus en plus sous l'emprise japonaise. On devine d'où vient l'argent qui a servi à désarmer en partie cette division.

Touan avait reproché sa conduite à son ancien camarade avant que celui-ci fût enfermé à la citadelle. Il lui avait rappelé ses opinions passées.

— Le plus étonnant, c'est qu'il ne semblait pas convaincu d'avoir trahi. Je souriais à la lecture d'un rapport qui me signalait qu'il recevait à présent ses officiers en robe de brocart. Mais il n'a pas seulement repris ici l'habitude des robes. Hier je disais à Wen Mei que je me rendais

compte de toute la force de ce qui, pour nous, représentait le passé...

— Quand vous vouliez prendre le pouvoir à Feng, c'était d'abord pour mettre fin à cette corruption, à ces usages qu'il tolérait. Et vous vous apercevez que, loin de l'emporter, vos conceptions sont abandonnées par les hommes qui tenaient à les imposer. Vous ne réalisez pas ce que vous souhaitiez réaliser. Si vous restez, n'est-ce pas parce que vous voulez avant tout commander dans n'importe quelles conditions ?

— Je reconnais que le vieil état d'esprit risque de submerger ceux qui devaient le chasser. N'est-ce pas une raison de plus pour lutter ?

La regardant, il ajouta :

— Pour rester.

Elle haussa les épaules.

— Vous trompez-vous vous-même ? Vous croyez que vous ne serez pas influencé, vous aussi. Mais ne l'êtes vous pas déjà ?

Il allait répondre. Puis il se ravisa, ne voulant pas poursuivre une discussion qui n'éloignait pas ce qui occupait ses pensées.

Elle se leva et il la suivit. Dans la chambre de Laura le silence n'avait plus le même sens. Ils n'avaient plus besoin de parler comme s'ils ne songeaient pas surtout au moment de la séparation qui approchait.

— Messieurs, mon opinion ne change pas. Je ne tiens pas à entreprendre ces fortifications, dit le général Touan. Nous ne pourrions les étendre suffisamment. Si nous les bornions à la vallée, l'agresseur nous déborderait sans peine.

— Cependant, Votre Excellence, dit un des officiers du génie qui entouraient le général, l'essentiel de la pénétration ennemie ne se ferait-il pas par la route ? Un système en profondeur...

Touan secoua la tête.

— Je suis venu pour voir les possibilités que nous donne le terrain. En réalité, ici ou plus en arrière, il n'y a aucun obstacle capable d'arrêter les chars. Ah ! si les collines restaient couvertes par la forêt comme autrefois...

Laura se tenait un peu à l'écart. Devant elle, à une centaine de pas, la Muraille, intacte, dressait sa ligne puissante. De l'autre côté s'étendait la plaine au sol jaune brun, sans aucune herbe, très loin, jusqu'aux montagnes déchirées du Chahar.

Touan poursuivait en disant qu'il préférait voir employés à l'arsenal les hommes qui auraient travaillé aux fortifications.

— J'ai la conviction, messieurs, que l'efficacité des fortifications n'est plus en rapport avec le temps, la peine qu'il faut pour les élever.

Il remercia ses officiers. S'approchant de Laura, il lui demanda si elle voudrait voir, plus bas, la Muraille, dont l'aspect n'était pas du tout le même.

Ils prirent place dans la Ford, qui pouvait suivre, à une allure assez lente, le chemin raviné et parfois imprécis qui longeait la Muraille. Une autre voiture, montée par le capitaine Shao et des hommes de la garde, précédait la leur. Un escadron s'était déployé et les suivait. Touan tenait à cette précaution en raison de la possibilité de l'apparition d'une bande de pillards réfugiés au Chahar.

L'été s'achevait. Le matin, quand ils avaient quitté Taiyuan, il faisait très froid. Depuis le début de l'après-midi, le vent du nord avait cessé de souffler. Le soleil luisait un peu, par instants, à travers des nuages pâles. Laura portait un épais manteau de voyage d'une coupe raide qui faisait ressortir la finesse de ses traits. Ils échangèrent un de ces sourires d'où ni l'un ni l'autre ne réussissait à exclure la tristesse. Leurs mains se serrèrent sans qu'un mot fût prononcé pendant un assez long moment.

Après 7 ou 8 kilomètres, ils arrivèrent à un endroit où le mur épais, surmonté d'une route reliant les bastions carrés, n'était plus continué que par une élévation de quelques mètres de terre battue.

— La Grande Muraille n'a jamais dressé un rempart ininterrompu du Tibet à la mer, comme on le croit le plus souvent, expliquait Touan.

Ils descendirent de l'auto.

— Dans cette triste plaine sans herbages, devant nous, des dizaines et des dizaines de milliers d'hommes sont morts pendant les combats entre les conquérants du Nord et les défenseurs chinois. Gengis Khan, au cours d'une de ses premières campagnes, a lancé à cet endroit ses cavaliers contre l'armée chinoise. Plus tard, c'est ici que son descendant, Altan, a pénétré dans le Chansi...

Quand la Ford vira pour revenir vers la route, Touan déclara qu'il devait commencer le lendemain une inspection de quatre jours des troupes dirigées vers le Chansi. Laura le regarda, surprise.

Il avait bien dû penser que c'était surtout parce que le départ de Laura était proche qu'elle était venue avec lui pour connaître la Grande Muraille. Ils n'avaient plus beaucoup de soirées devant eux. Et il songeait à s'en aller quatre jours !

Sous le regard de Laura, il parut embarrassé.

— Je voulais savoir la date que vous envisagez... Enfin, si vous persistez...

— La signature de l'acte de vente de la concession pour la voie ferrée ne va plus être retardée cette fois. Dans une semaine, au plus tard, je partirai.

— Une semaine, redit-il d'un air sombre.

Le chemin était très en pente à cet endroit. Un cahot les rapprocha rudement. L'épaule de Touan resta contre celle de Laura. Il reprit une de ces discussions qu'ils avaient le soir quand il venait chez elle. Mais il s'exprimait avec ardeur, comme s'il espérait que cette fois il réussirait.

N'y avait-il pas plus de grandeur à accepter des servitudes pour les dominer qu'à s'en aller, comme Laura l'avait suggéré à Touan ?

— Vous m'avez montré que je risque de devenir pareil à ceux qui, en Mandchourie et déjà au Chahar, au Jéhol, servent l'étranger pour ne pas perdre tout leur pouvoir. Mais une fois soumis le Chensi, le Kansu, je pourrai bien mieux me défendre devant n'importe quelle pression.

— Vous êtes pris entre des forces qui vous plieront ou qui vous écraseront. N'est-ce pas ce qui est arrivé à d'autres, dans des situations semblables ? Votre Wen Mei vous voit devenir le

seigneur du Nord... Chang Tso Lin était le maître à Pékin. Et il a bien dû accepter ce que votre ami Isoshi voudrait vous faire accepter.

Touan retira brusquement ses jumelles de l'étui. Tout l'escadron s'était arrêté. A gauche, sur la colline, la poussière s'élevait. Une troupe de cavaliers descendait au galop.

— Ceux-là ne sont pas à craindre, déclara-t-il.

A son tour, Laura prit les jumelles. Les cavaliers étaient une cinquantaine, montés sur les mêmes petits chevaux que les hommes de l'escorte et coiffés également de l'épais bonnet de fourrure. Ils galopaient à présent vers une hauteur au pied de laquelle passait le chemin. Quand l'automobile arriva à cet endroit, Laura, levant la tête, vit les sabres briller. Les cavaliers poussèrent un long hourra, auquel les hommes de l'escorte répondirent.

Un peu plus loin, l'auto, sortant des collines, roula de nouveau dans un paysage plat semblable à celui qui s'étendait de l'autre côté de la Muraille. De place en place se dressaient quelques rochers noirâtres.

— La conquête du Chensi que vous me reprochez de préparer est une nécessité. Hatfield lui-même commence à l'admettre, reprit Touan. Il fait déjà moins de réticences, comprenant qu'il n'y aura pas de lutte prolongée. J'ai capturé presque toute l'armée du Chensi. Cela me donne un nombre très élevé de soldats que notre province ne peut payer seule.

— Je le sais bien, dit Laura. Toujours les nécessités !

D'un ton d'ironie où l'amertume était perceptible, elle demanda :

— Vous êtes-vous aperçu maintenant que ce sont vos projets qui doivent passer avant tout ? Vous partez demain pour quatre jours...

— Ah ! Laura, vous saurez peut-être...

Il hésita un instant, mais finalement ne dit rien de plus. Quelques jours plus tard elle devait connaître toutes les raisons de cette absence, une absence que Laura s'expliquait en réalité moins aisément qu'elle le disait.

Ils arrivèrent en vue de la route, là où étaient rangées les voitures.

— Laura, allons-nous donc, inévitablement, vers la séparation ?

— Vous n'ignorez pas comment vous pouvez l'éviter.

— Je ne dois pas abandonner. Je ne dois pas ! fit-il en secouant la tête.

Touan ajouta :

— Je me souviens que vous m'avez dit ne pas toujours avoir pu suivre votre volonté, votre raison.

Il pressa la main de Laura contre ses lèvres.

— Aussi, j'espère encore.

CHAPITRE SIXIÈME

Dès son arrivée à Taiyuan, en fin d'après-midi, Touan se rendit chez Laura. Il ne la trouva pas. Au quartier général il fut appelé au téléphone par Mr. Hatfield, qui, ayant appris son retour de l'inspection à l'Ouest, lui demandait d'assister au dîner donné à l'occasion du début des travaux pour relier Tchen-Nang à la voie ferrée du Nord. Touan allait invoquer une réunion du Conseil provincial. Mais Mr. Hatfield lui disant que Mme Formerie serait présente il promit de venir chez le président du Groupe.

Pendant le repas il ne se trouvait pas près de Laura. Il parla un instant avec elle quand les invités quittèrent la table.

— Je suis venu parce que je ne pouvais vous voir ailleurs, dit-il. J'ai hâte de vous annoncer... Je vais vous surprendre !

Le président du Groupe et sa femme s'approchaient.

— Est-il vrai, chère Laura, que vous penseriez à nous quitter ? demanda Mrs. Hatfield avec son si aimable sourire.

Mr. Hatfield regarda sa femme.

— Voyons, il ne peut s'agir que d'un voyage, estima-t-il.

— C'est plus qu'un voyage, je crois, fit Mrs. Hatfield en dévisageant, toujours souriante, le général Touan.

Evitant de répondre, Laura fit allusion à un article d'un journal français qui soutenait qu'en cas de guerre les routes et les lignes de chemin de fer en construction dans le Nord favoriseraient les plans du grand état-major japonais. Elles serviraient pour une pénétration rapide des armées envahissant la Chine, comme les voies ferrées du Nord-Est avaient permis une occupation très prompte de tous les points stratégiques de Mandchourie.

Mr. Hatfield haussa les épaules.

— Ces articles sont inspirés par des sociétés concurrentes qui auraient voulu faire à notre place ce que nous réalisons... Aucun esprit honnête n'admet l'idée d'un conflit entre deux pays qui peuvent trouver un terrain d'accord. La détente dans le Nord en donne en ce moment un exemple. Notre mission est d'aider à sortir de leur misère les populations qui nous font confiance. C'est pour leur apporter une vie moins pénible que nous sommes ici...

Mr. Hatfield développa ces arguments comme il le faisait chaque fois qu'un journaliste l'interviewait.

Quand le président du Groupe se tut, Touan parvint à s'entretenir un instant encore avec Laura. Il lui dit qu'il allait partir, prétextant des rapports à examiner au quartier général. Il lui demandait de le prévenir dès qu'elle aurait pu s'en aller à son tour.

— J'ai hâte de vous parler, dit-il encore...

Un peu moins d'une heure plus tard la voiture de Laura s'arrêtait sur la place du 7-Mai, barrée par une rangée de fils barbelés, assez loin devant le building du quartier général. Une patrouille s'approcha aussitôt. Laura fit avertir le général.

Dès qu'il fut près d'elle, Touan l'étreignit un long moment, sans un mot.

— Laura, vous ne partirez pas seule de Taiyuan ! dit-il enfin.

— Est-ce vrai ? fit-elle seulement après un instant, d'une voix grave.

— Je suis décidé...

Elle murmura :

— Je l'avais espéré.

Laura ne le questionnait plus. Pendant un instant il la tint encore contre lui. Puis il parla.

Elle avait mis en évidence qu'il ne se conduisait pas comme il l'avait résolu quand il voulait chasser Feng du pouvoir.

— J'essayais de ne pas montrer l'influence qu'avaient vos paroles sur moi. J'avais la conviction que je devais poursuivre. Et je reste persuadé, Laura, qu'un homme peut parfois imposer entièrement sa volonté...

Mais Laura avait obligé le général à admettre les particularités de la situation au Chansi. Il ne garderait son pouvoir qu'en ménageant les forces contre lesquelles il se heurtait, en reculant devant elles.

— La veille de mon départ, voici trois jours, j'ai reçu une visite d'Isoshi et une de Hatfield. Isoshi jugeait dangereuse et insultante la concentration de troupes que j'ai ordonnée autour des points où les Japonais tiennent garnison. Je n'ai pas consenti à retirer mes troupes, bien qu'il ait estimé que des heurts risquaient de se produire. Hatfield, lui, insistait pour que je laisse faire des coupes dans les bois au bord du Hen-Ho...

Mr. Hatfield cherchait une économie en se procurant sur place le bois pour les mines et les voies ferrées, au lieu de l'acheter aux lointaines scieries du Mandchoukoo. Or le bois est devenu si rare au Chansi que les paysans doivent recourir à la boue séchée pour faire leurs lits et leurs tables. La plupart des collines sont à présent entièrement dépourvues d'arbres. Aussi les pluies creusent-elles de profonds sillons dans la couche molle de terre jaune, réduisant l'espace cultivable. Cette terre est entraînée dans les champs des vallées, qu'elle recouvre. De plus, il est certain que le déboisement des collines a eu pour conséquence une diminution des pluies. Un décret du vieux maréchal avait interdit toute nouvelle

coupe dans les bois qui subsistaient, au nord et sur les hauteurs dominant la vallée du Fen-Ho.

Céder à Mr. Hatfied équivaudrait à restreindre le nombre des champs cultivables, déjà insuffisant.

Mais le président du Groupe mettait cette condition qu'il disait secondaire au versement de la deuxième partie de l'emprunt.

— J'ai pensé à cela pendant ces trois jours. Je me disais qu'Isoshi créerait les incidents dont il parlait. Afin d'éviter ce qui pourrait devenir le prétexte à l'invasion, ne serais-je pas obligé de renoncer à la précaution prise à l'égard des garnisons japonaises ? Pour empêcher que la province tombe tout de suite, je ne dois pas m'opposer à ce qui la fera tomber plus tard... Et Hatfield ?

Le président du Groupe savait que Touan aurait bientôt besoin de la seconde partie de l'emprunt pour payer le matériel de guerre commandé à l'étranger. Il ne retirerait pas ses exigences.

— J'ai vu soudain quelle pente je suivais. Vous disiez vrai, Laura : je ne remonterai pas.

La voiture s'arrêtait devant la maison de Laura. Touan dit encore :

— Pour subir moins les exigences de Hatfield, ne devrais-je pas remettre en vigueur, comme le suggère le Conseil provincial, le décret sur l'opium ?... Touan constatait qu'il pourrait augmenter sa puissance, mais qu'il n'atteindrait aucun des buts pour lesquels il avait désiré cette puissance.

La discipline, l'honnêteté, grâce auxquelles il voulait former une armée forte et sûre, il ne les obtiendrait pas. Les nouveaux chefs nommés par lui, après s'être conduits pendant un temps comme il l'attendait, commençaient à imiter ceux qui les avaient précédés. Les uns se faisaient payer pour favoriser les intérêts particuliers dans la région où ils commandaient. D'autres, d'après les rapports des Services de renseignements, rencontraient des agents d'Isoshi...

Touan devrait tolérer ce que Feng tolérait. Laura l'avait compris avant lui. Ou plutôt, jusque-là, il s'était refusé à le reconnaître.

Ils entraient dans la maison. Laura l'avait écouté sans l'interrompre. Il s'apercevait que son expression s'était transformée.

— Je pressentais l'importance qu'aurait ce voyage à l'Ouest, reprit-il. Je voulais voir comment je supporterais cette séparation.

Quand Laura lui suggérait de quitter Taiyuan avec elle, il était plus troublé qu'il le montrait. Il avait eu besoin de cet éloignement à l'Ouest pour voir tout à fait clair, pour prendre la grande décision.

A Lotchang, il s'était arrêté dans le petit palais où Laura l'avait soigné. Plus loin il avait revu la maison d'où ils avaient suivi la bataille contre la seconde armée du Chensi. L'émotion de Touan, l'impression de solitude qu'il ressentait soudain l'éclairaient sur ce que serait un avenir sans Laura. Une angoisse qu'il dominait de moins en moins le gagnait : si Laura s'en allait avant qu'il revînt à Taiyuan ! Il était rentré un jour plus tôt.

— Vous n'êtes pas partie, murmura-t-il.

Une nouvelle fois il la serra contre lui. Le manteau de Laura s'était ouvert. Touan posa ses lèvres sur la gorge que la robe du soir ne couvrait qu'à moitié.

Au bout d'un instant, quand Laura se fût dégagée un peu, il reprit :

— Vous savez ce que vous doit ma décision.

Il connaissait cette sorte d'aveuglement de l'homme au pouvoir, qui, sans cesse occupé par les difficultés du présent, ne voit plus nettement loin devant lui.

— Et quand je songe à ce que vous avez surmonté, Laura, je me rends compte de ma dette. Je sens comme un déséquilibre. Non, nous ne serons pas séparés ! Mais vous aviez fait assez. C'était à mon tour...

— Je vous avouerai aujourd'hui que le souvenir de Yuanping m'a tourmentée plus d'une fois. Maintenant je ne me ferai plus jamais de reproches. Ce déséquilibre dont vous parlez n'existe plus. Je ne me suis pas trompée sur vous... Vous donnez l'exemple le plus rare : celui du conquérant qui s'arrête devant ses conquêtes. Vous n'auriez avancé qu'en reniant des idées auxquelles vous teniez. Mais il est certain aussi que vous pouviez réaliser les plans très ambitieux de Wen Mei. Vous auriez remporté d'autres victoires.

Il soupira.

— Je ne serais pas sincère si je disais que je n'ai eu, en songeant à cet abandon, aucun serrement de cœur.

Ses troupes massées à l'ouest de Kiang, le long du Houang-Ho, l'avaient accueilli avec des acclamations, croyant la guerre prochaine, et sûres d'une victoire facile. Comment ne pas penser à ce qu'aurait été la marche en avant ?

— Les matins d'offensive, les villes traversées... Et cette griserie devant le succès que je me suis toujours contraint à dominer, ou tout au moins à ne pas laisser voir.

— La décision que votre lucidité vous aide à prendre est la plus noble, la plus forte, assura-t-elle.

Il eut une ombre de sourire.

— Ma lucidité... Si vous n'aviez pas compté tellement pour moi, aurais-je jamais fait ce que je vais faire ?

Ils restèrent quelques instants encore assis sur le divan, dans le salon, sans rien dire. Mais leur silence ne ressemblait pas à celui qui s'établissait la semaine précédente quand ils échangeaient un regard triste en songeant à cet avenir dont, alors, ils n'osaient plus parler. Touan posa ses mains qui vite se crispèrent sur les épaules de Laura. Le regardant avec un discret et tendre sourire, elle écarta doucement ses mains. Elle se leva. La gorge de Touan se serrait, son regard devenait fixe. De nouveau, elle lui sourit. Et il la suivit.

Quand Touan lui apprit sa résolution, Wen Mei fit preuve d'une stupéfaction absolue. Ce fut seulement en lisant les ordres de suspendre la marche des troupes vers l'ouest, d'interrompre également les préparatifs d'attaque contre le

Chensi qu'il parut commencer à croire à la détermination de Touan.

Celui-ci, très calme, annonçait les mesures qu'il décidait au sujet de l'armée.

— Au moment de l'ultimatum japonais j'ai pu me rendre compte qu'on ne pense pas, à Nankin, à établir une ligne de défense le long de la Grande Muraille.

L'armée chinoise était trop faible pour tenter de tenir un front si considérable et si lointain. Elle ne courrait pas les risques d'une bataille d'anéantissement souhaitée par l'état-major de Tokio. Donc, si les Japonais attaquaient, le Chansi tomberait, inéluctablement. Or Touan, depuis la capture des armées du Chensi, avait réuni dans la province les effectifs de dix-neuf divisions.

S'ils les abandonnait sur place, où elles ne pourraient être secourues, elles seraient écrasées. Ou bien elles se trouveraient à la merci d'intrigues semblables à celles qui, après avoir mis une partie de l'armée de Mandchourie sous la coupe des Japonais, se développaient pour faire livrer sans bataille les troupes en garnison de l'autre côté de la Grande Muraille.

— Je laisserai au Chansi les régiments nécessaires pour assurer la sécurité intérieure. L'essentiel de l'armée sera dirigé vers le sud. Certes, ainsi j'ai l'air de faciliter le travail d'Isoshi. Mais la présence de l'armée n'empêcherait rien, je le sais maintenant. Si j'évite leur capture, ces troupes serviront où il le faudra, plus tard.

Wen Mei, qui avait écouté, atterré, se leva brusquement. Il dit avec force sa certitude que Touan n'agirait pas ainsi. Il parla de Laura.

— Peut-être a-t-elle changé en apparence. Il se peut aussi qu'elle croit avoir changé. Mais le souvenir de la prise de Yuanping ne s'effacera pas ! Même si elle ne s'en rend pas compte, elle souhaite toujours votre perte. Elle vous y pousse. Et de la plus terrible façon. Elle veut que vous vous détruisiez vous-même !

Il dit encore :

— Et quelle femme vaudrait que vous renonciez à votre destinée, aux conquêtes que vous avez réalisées, à celles qui vous attendent ? Une femme ne dure pas !

Touan haussa les épaules.

— Nos conquêtes durent-elles davantage ? Durent-elles autant ?

Avec flamme Wen Mei redit une nouvelle fois son admiration, toute sa confiance. Il rappela les victoires de Touan, la réorganisation de l'armée qui avait été entreprise au Chansi. En mitrailleuses, les régiments avaient maintenant six sections de deux pièces. Chaque division allait posséder deux nouveaux groupes d'obusiers à deux batteries de quatre pièces.

— Cette armée va être la mieux équipée de la Chine. Elle vous donnera bientôt tout le Nord-Ouest. Ensuite vous avancerez encore. Aussi loin que vous le voudrez. Même aux moments les moins favorables de votre lutte contre Feng, quand les autres se détournaient de vous et vous croyaient perdu, aucune péripétie ne me troublait. Je savais que vous triompheriez. Et vous avez triomphé !... Eh bien, chef, je sens avec la même force que d'autres grands succès vous attendent !

Debout devant le bureau, Wen Mei avait parlé d'un ton de surexcitation et de ferveur. Comme Touan ne disait rien, il demanda au bout d'un instant :

— Douteriez-vous de ces succès ? Et les changements que vous vouliez apporter, y renonceriez-vous ?

— Je crois possibles certains des succès dont tu parles. Mais pour les changements...

Il secoua la tête.

— Pour les changements, je ne pense plus réussir.

Chaque jour, au quartier général, Wen Mei reprenait ces raisonnements ; tantôt suppliant, tantôt d'un ton où apparaissaient sa déception... et sa colère contre Laura.

Touan ne permettant plus qu'il parlât de Laura, il devait s'en tenir à la destinée de conquérant du général.

En apportant les comptes rendus qui annonçaient que les divisions de l'Ouest avaient commencé leur mouvement vers Kiang, où elles devaient suivre la route du Honan, Wen Mei demanda :

— Que deviendra l'armée, une fois hors du Chansi ? Elle qui attend que vous la conduisiez à de plus grandes victoires ! Elle qui croit tant en vous !...

— Elle croira en ceux qui la paieront à présent.

— Chef, pensez-vous à ce que détruirait votre départ ? Chacune de vos batailles a été gagnée. Votre prestige est plus grand ici que l'a jamais été celui du vieux maréchal. Tout le monde est convaincu que votre puissance égalera bientôt celle qu'avait Chang Tso-Lin.

— Ne saisis-tu pas que, justement, je ne veux pas ressembler à Chang Tso-Lin ? fit Touan avec un geste irrité. Etre obligé de céder de plus en plus à l'étranger, ainsi qu'il l'a fait en Mandchourie. Compter un jour sur le Japon pour arrêter l'armée du gouvernement...

Touan hocha la tête.

— Oui, si je restais, je l'égalerais vraisemblablement. Je ferais comme lui. Comme les autres ! Je n'en doute plus.

— Chang Tso-Lin n'a pas été capable d'apprécier le rôle du Japon. Il profitait de son aide et, en même temps, sournoisement, il luttait contre lui. S'il avait eu plus de clairvoyance, s'il s'était dégagé des vieux préjugés...

Touan le regarda :

— Sais-tu comment on appelle cette clairvoyance ?

Wen Mei ne poursuivit pas sur ce point.

— Chang Tso-Lin devait être battu par l'armée de Nankin. Vous, Chef, vous n'auriez pas besoin, comme lui en 1928, d'une protection étrangère.

Wen Mei marchait dans le bureau. Touan était assis, la tête penchée.

— Chef, je vous demande de songer à ce que vous pouvez faire, au grand nom que vous pouvez laisser... Comparez avec l'effet que causerait l'abandon de votre armée, l'abandon du Chansi que vous croyez menacé. Non seulement vous détruiriez la grande réputation que vous avez déjà

Reinos

imposée, mais vous décevriez très gravement ceux qui vous admirent !

Véhément ou implorant, le ton de Wen Mei s'écartait toujours de la mesure déférente.

— Ne penserez-vous pas à ces hommes jeunes qui rêvent de vous suivre ? Je parle chaque jour avec les nouveaux officiers que votre personnalité, vos succès ont fascinés, enflammés. Certains de vos généraux n'ont pas fait ce que vous attendiez... Mais n'oubliez pas ces jeunes gens !

Il semblait à Wen Mei que Touan venait de soupirer.

— J'avais un frère, un aîné que j'aimais. Je l'admirais aussi, mais moins que vous. Car je savais que le Chef, c'était vous... Quand il a trahi en recevant l'argent de Feng, vous avez frappé. Toute ma peine ne m'a pas empêché de vous approuver. Pourrais-je le regretter ? Pourrais-je me dire que la mort du général Sung n'était pas juste, utile comme je le croyais, puisque vous abandonnez la cause pour laquelle vous aviez décidé cette mort ?

Touan s'était levé, le considérant gravement. Il posa les mains sur les épaules de Wen Mei, parut sur le point de répondre. Mais il détourna la tête et ne dit rien. Visiblement, ces dernières phrases l'avaient touché. Wen Mei avait cru remarquer aussi que depuis un moment Touan ne montrait pas autant de détermination qu'à l'ordinaire. L'espérance que Wen Mei conservait devint plus forte.

Les jours précédents, quand il quittait le général Touan, il était absorbé, sombre. Il négligeait les saluts des officiers qu'il rencontrait dans les couloirs. Cette fois Wen Mei répondit en sortant du bureau aux soldats qui présentaient les armes. Et même, dans l'antichambre, il serra la main du capitaine Shao, s'intéressant aux explications que celui-ci donnait à des hommes de la garde sur le mécanisme de son pistolet-mitrailleur.

CHAPITRE SEPTIÈME

LAURA avait reculé le moment où elle quitterait Taiyuan. Elle voulait laisser au général Touan le temps pour régler les questions que poserait son départ et pour grouper l'armée en dehors du Chansi.

Quand ils se retrouvaient et parlaient de la résolution de Touan, le général montrait, comme Laura, une satisfaction assez voisine de l'exaltation.

Un soir, Laura eut l'impression que cette satisfaction, chez Touan, avait diminué. Le lendemain, l'impression de Laura se fortifia. Elle était allée avec lui à Li-Fan, à mi-chemin entre Taiyuan et le Honan, où une division descendue du Nord était rassemblée sur le champ de manœuvres.

Il arrivait à présent qu'elle l'accompagnât ainsi, sans plus se préoccuper des commentaires qu'on pouvait faire dans la société étrangère de Taiyuan, où certaines personnes déploraient qu'un gouverneur aussi jeune eût des goûts trop exclusifs.

Sur le champ de manœuvres la division défila devant le général. Laura, suivie du capitaine Shao et de quelques soldats de la garde (Touan aurait trouvé imprudent qu'elle restât seule), visita plusieurs temples de la rive gauche du Fen-Ho. Elle s'attarda dans la grotte où, ainsi que le lui avait signalé un jour le lieutenant-colonel Isoshi, subsistaient d'étonnantes sculptures de l'époque Wei.

Dans la voiture, pendant le retour, Touan parlait des soldats qu'il avait passés en revue.

— Ils sont nés et ont vécu dans les territoires pauvres du Nord, presque aussi désolés que les grands déserts proches. Ils sont moins faciles à corrompre que les autres. Aussi c'est toujours des divisions du Nord que j'ai été le plus sûr...

» Les étrangers sont surpris par nos guerres, par les armées chinoises, poursuivait Touan. Ce sont les chefs qui font la honte de ces armées. Nos hommes sont braves.

Il se tut un instant. Au sommet des collines le vent poussait d'épais tourbillons de terre jaune.

— Former des officiers de valeur et intègres. Equiper modernement ces armées, les unir...

Comme pour lui-même, il dit :

— Ce ne sera donc jamais possible ?

Pour le tirer de pensées dont elle distinguait le cours, Laura demanda si le lieutenant-colonel Isoshi était prévenu du départ de Touan.

— Il en a été averti plus tôt que je le prévoyais, répondit-il. Certes, ses agents sont très habiles...

Il resta songeur quelques secondes.

— Cette invitation aux manœuvres japonaises, les attentions qu'on a eues pour lui, là-bas, ont un peu égaré Wen Mei... Il s'enflamme facilement et toujours pour de vastes projets. Depuis son retour il rêve de ce qui, pour lui, serait une grande alliance. Il voit trop souvent Isoshi, malgré ce que je lui dis.

Laura poussa un cri et fit un brusque mouvement, se serrant contre Touan. Tout prêt de la vitre, de son côté, venait d'apparaître le rude visage surmonté du bonnet de fourrure d'un des soldats du Nord.

La voiture croisait un détachement de cavaliers qui se rangeaient sur les talus, dans la poussière jaunâtre, pour laisser le passage. Un d'eux s'était penché jusqu'à la portière. Touan comprit très bien la raison du sursaut qu'avait eu Laura en voyant soudain, séparé d'elle seulement par la vitre, ce visage pareil à ceux des hommes qui avaient pris Yuanping...

Les cavaliers avaient tiré du fourreau leurs larges sabres courbes. Ils les faisaient tourner au-dessus de leurs têtes en poussant de rauques acclamations. Laura ne les regardait pas. Elle appuyait sa tête sur l'épaule de Touan. Sa poitrine se soulevait. Il la sentait trembler dans ses bras. Lui aussi songeait à la prise de Yuanping, à ce que Laura, un soir, lui avait raconté. Cela, s'ajoutant aux frémissements de ce corps contre lui, le troublait singulièrement. Son regard devenait fiévreux. Tout à coup, il l'étreignit avec violence.

Elle ne se déroba pas. Mais aussitôt il s'en voulut et se rejeta en arrière. Se forçant à se contenir, il desserra ses bras.

Laura, lentement, se redressa. Sans rien dire, elle passa la main sur son visage crispé... Cette fois ce fut Touan qui, au bout d'un instant, essaya de la tirer de ses pensées.

— Wen Mei n'a pas la tête assez froide pour voir ce que peut être le jeu d'Isoshi, reprit-il d'une voix quelque peu altérée. C'est un second très sûr. Il l'a montré quand je l'ai laissé à Taiyuan, pendant la campagne à l'Ouest. Mais lorsqu'il veut agir de lui-même, il regarde les choses d'une façon trop simple.

La contraction des traits de Laura s'effaçait. Après un temps, elle demanda — et il sembla au général qu'elle voulait s'arracher à certains souvenirs :

— Pourquoi va-t-il chez Isoshi si vous le lui déconseillez ?

— Il est obsédé par l'idée de mon départ. Il cherche à l'empêcher. Cette alliance en laquelle il croit doit lui paraître le moyen de me retenir. Je ne voudrais pas qu'à cause de moi il soit la victime d'une manœuvre qu'il ne saurait pas distinguer.

Il y eut un assez long silence. Touan avait maintenant l'expression absente qu'elle lui avait vue deux ou trois fois pendant quelques secondes, depuis qu'il avait annoncé sa résolution de quitter Taiyuan. Pour éloigner de son esprit ce dont il était sans doute moins facile de se détacher qu'il

l'avait cru, il la serrait alors contre lui. Ce jour-là, dans la voiture, il parla seulement des nouveaux efforts d'Isoshi pour hâter la pénétration japonaise.

Isoshi mettait au point avec Mr. Hatfield un projet de construction de voie ferrée, à frais partagés, de Yuanping jusqu'au Chahar, où serait rejointe la ligne menant au Mandchoukoo.

— Encore une voie ferrée qui, si elle permettra au Groupe de diriger plus facilement le charbon ou le minerai de fer vers les ports de Mandchourie, sera fort utile à l'armée japonaise... Isoshi cherche à accentuer le rapprochement avec le Groupe. Il a déjà eu des succès dans ce sens. L'attitude du Groupe, quand Isoshi se préparait à imposer les troupes de protection, l'a encouragé.

Il haussa légèrement les épaules.

— Hatfield est très sûr de son habileté. En fait, que d'hésitations, de contradictions, d'erreurs !... Seul Isoshi voit loin. L'entrée de l'armée japonaise à Taiyuan... Et il voit plus loin encore.

Laura observa qu'aucun autre sujet n'était abordé pendant le retour à Taiyuan.

Le lieutenant-colonel Isoshi prenait le thé chez Laura.

Elle lui avait téléphoné la veille, disant qu'ils ne s'étaient guère vus ces derniers temps. Et elle avait évoqué son départ prochain.

Il fit remarquer qu'elle venait maintenant peu souvent aux réceptions de la société étrangère. Laura répondit que quelques mois plus tôt ils ne se voyaient pas qu'aux réceptions. Les visites d'Isoshi avaient cessé. Plusieurs fois elle l'avait invité, après le soir où elle avait préparé chez elle une rencontre d'Isoshi avec Touan. Il s'était excusé. Devinait-il ce qu'elle cherchait en essayant de les faire se retrouver en dehors des moments où leurs rôles les opposaient ?

Il commença par invoquer son travail. Puis, comme s'il s'en voulait de la banalité de cette raison, il s'arrêta. D'un ton différent, il dit :

— Peut-être suis-je venu moins souvent parce que je comprenais...

Il hésita quelques secondes.

— Je prévoyais que vous ne le remarqueriez guère, reprit-il.

Il la regardait. Elle se hâta de dire :

— Puisque je vous voyais moins, j'ai interrogé sur vous le général Touan...

« Autrefois il n'avait pas du tout la même apparence, avait dit Touan. Il se montrait souvent bien irrévérencieux envers ce qu'à l'étranger on se représente comme sacré pour l'officier japonais. Il souriait des « petits soucis nationaux », ainsi qu'il disait. Et maintenant il semble avoir renoncé à ses préoccupations personnelles. On croirait qu'il n'a qu'une pensée : servir scrupuleusement la politique de son gouvernement. »

Laura dit à Isoshi :

— Après ce que le général m'a appris, j'ai été plus surprise encore que vous ayez choisi cette mission.

Leur conversation reprenait cette liberté qu'elle avait quand il arrivait auparavant qu'Isoshi vînt passer quelques instants chez Laura. Avec elle, il ne semblait pas préoccupé de ne prononcer que des phrases courtoises et sans portée.

Au bout d'un instant il répondit à Laura :

— Je n'ai pas choisi.

— Qu'un homme de valeur, ayant ses conceptions, suive la ligne rigide qui lui est imposée, comme un subordonné médiocre, ne me paraît pas admirable. Pour moi, ce qu'on appelle le devoir ne doit pas être toujours mis au-dessus de tout. On admet que subir toutes ses contraintes, c'est grandir. Je pense le contraire.

— Il m'est arrivé de le penser, avant, dit-il.

— Et à présent ?

— Je ne devrais plus penser...

Méditatif, il ajouta :

— Ne pourrait-on pas se demander s'il n'y a pas un peu de grandeur dans le cas de l'homme qui ne refuse pas de marcher contre lui-même ?

— Cet homme-là se met, en tout cas, au-dessous de celui qui ne se résigne pas.

Laura le considérait. Les rides du front déjà très dégagé d'Isoshi s'étaient creusées.

— Le général Touan a toujours pour vous autant d'estime, dit-elle après un nouveau silence. Il me dit qu'il vous arrive, une fois terminées des discussions tendues, de parler un peu tous les deux, comme autrefois.

— Touan peut s'élever suffisamment pour faire bien des distinctions. Chacun de nous suit sa voie. Ces voies nous obligent à nous heurter. Mais je ne crois pas qu'il y ait jamais eu d'animosité entre lui et moi.

— L'élévation est également de votre côté, dit Laura. C'est pourquoi je n'hésite pas à vous confier certains soucis qui viennent, d'ailleurs, plus d'intuitions que de certitudes.

Depuis quelques minutes la pièce était dans une demi-pénombre. Les nuages qui apparaissaient au nord tout à l'heure cachaient à présent le soleil. Et le vent lançait de nouveau dans la cour des tourbillons de terre jaune, qui venaient s'écraser contre les vitres avec un bruit étouffé.

Laura semblait chercher ses mots.

— Vous êtes averti du départ prochain du général Touan...

— Un départ qui n'est pas seulement le sien, fit-il, la regardant de nouveau.

— Il était un de ceux qui auraient le mieux conduit une armée chinoise. Vous savez qu'on ne lui ferait plus confiance à Nankin. Ce n'était qu'en restant ici, à la tête de ses soldats, qu'il aurait été un adversaire pour votre pays. Ce que vous vouliez obtenir de lui, vous aurez beaucoup moins de peine à l'obtenir avec d'autres.

Elle fit une pause.

— Je pense donc qu'aucun danger ne viendra pour lui — j'allais dire de votre côté — mais ce ne serait pas juste... Cependant, je ne peux m'empêcher d'être inquiète.

Les grains de terre jaune que le vent collait aux vitres avaient obscurci davantage la pièce. Le valet de chambre de Laura entra, alluma les lampes sur les tables basses.

— Je ne vois pas pour quelle raison la puissance que vous représentez prendrait ombrage du départ du général. Et néanmoins...

La voix de Laura indiquait son anxiété.

Pendant une ou deux secondes, Isoshi eut de nouveau son mince sourire. Il devait comprendre pourquoi elle éprouvait soudain l'envie de prendre le thé avec lui.

— Je ne chercherai pas de détours, dit-elle brusquement. J'ai des craintes pour lui ! Mais je ne connais pas assez tous les éléments des politiques qui se poursuivent ici. Je voudrais savoir quelle peut être la cause du danger, s'il en existe un.

Elle s'interrompit un instant.

— On pourrait s'étonner que je me renseigne ainsi près de vous. Mais je suis sûre que vous vous souvenez, même devant les exigences de votre mission, d'une amitié... Ne l'avez-vous pas fait déjà ? Vous auriez certainement pu nuire davantage au général. Que cette amitié subsiste, malgré la lutte qui vous oppose l'un à l'autre, cela me paraît grand, noble. Je crois qu'il est permis d'attendre de vous autre chose que la simple, la facile exécution des ordres qui viennent de loin. Un homme qui a, comme vous, prouvé ses capacités doit être écouté...

Un moment s'écoula. Après avoir bu il ne reposait pas la tasse.

— Si je vous ai embarrassé, pardonnez-moi et ne répondez pas, je vous en prie, dit Laura.

Isoshi avait à demi fermé les yeux.

— Vous me parliez tout à l'heure d'éléments de politique, dit-il après un temps. Il est naturel qu'ils ne vous soient pas familiers comme à quelqu'un dont le rôle est de les étudier chaque jour.

Il posa la tasse vide.

— Autrement vous vous demanderiez, c'est certain, si ceux qui peuvent être soulagés par le départ du général Touan envisagent avec les mêmes sentiments le retrait de l'armée. On est enclin à le croire, à première vue. Cependant, si l'on approfondit en tenant compte de particularités dues à la région, de quelques précédents, on en arrive à penser que ce retrait de l'armée ne va peut-être pas sans contrarier certains plans.

— Ah ! fit Laura, l'armée... La menace contre lui existe donc ! Et c'est à cause de l'armée.

Il s'était levé. La pâle lumière des lampes basses éclairait son visage aigu.

— Merci, lui dit Laura d'une voix profonde... Je sais maintenant... Je veux tant que rien ne lui arrive !

Elle lui dit encore sa gratitude. Au moment de partir, Isoshi reprenait son sourire habituel. Il paraissait parfaitement surpris des remerciements de Laura.

***

— Je pensais trouver le général Touan. Je ne me souvenais plus qu'il était allé à Ping-Yang, dit Laura à Wen Mei.

Elle savait, au contraire, que Touan, cet après-midi, se rendait à la gare de Ping-Yang où l'on groupait des wagons devant servir au transport de stocks de munitions et d'armes vers l'intérieur.

— J'ai voulu profiter de ma présence au quartier général pour demander à vous voir, dit-elle.

Wen Mei qui paraissait très surpris, l'avait reçue avec la plus froide politesse. Assis derrière son bureau tandis qu'elle avait pris place dans un fauteuil devant lui, il la dévisageait en silence.

Cet accueil ne semblait pas avoir mis Laura mal à l'aise. Elle évoquait ce que lui avait dit Touan de l'attachement de Wen Mei.

— Il a en vous absolument confiance, disait-elle.

Il s'était levé. Brusquement, il parla :

— Ces derniers jours j'espérais davantage. Le Chef me paraissait distinguer l'erreur qu'il allait faire... Mais il poursuit les préparatifs d'évacuation de l'armée. J'ai un espoir encore. Ses actes l'obligent à rester, à continuer. La mort de mon frère, l'exécution des cadets...

Il dit que la tension ravivée entre la Chine et le Japon par les incidents à l'est de Pékin pouvait déclencher des événements qui retiendraient Touan.

— Si la guerre paraît très proche, si elle éclate, il renoncera à partir, j'en suis sûr... Je ne souhaitais pas la guerre si tôt. J'aurais voulu auparavant qu'aboutisse ce projet de grande alliance qui, seul, peut sauver le Chansi. Mais je préférerais tout au départ du Chef !

— Une guerre prochaine est-elle possible ? fit Laura d'un ton inquiet.

Sans répondre, il marchait à présent dans le bureau. Puis il ne se retint pas d'exprimer, avec son habituelle véhémence, sa rancœur contre Laura.

— Voir un homme comme le Chef, devenu maître du Chansi et sur le point d'entreprendre de grandes conquêtes, disparaître ainsi qu'il songe à le faire ! Je n'aurais pas été plus frappé si l'on m'avait appris sa mort... Ceux qui détournent le Chef de la seule voie qu'il puisse suivre agissent de même que ses pires ennemis !

— J'ai compris que certaines de vos démarches l'attristaient. N'oubliez jamais qu'il ne doute pas de votre loyauté.

— Je ne veux que servir le Chef, déclara-t-il gravement.

— Et vous croyez encore que je suis une ennemie pour lui ?

Il la considérait, laissant voir une sorte de perplexité. Le ton de Laura semblait le faire réfléchir. Il devait deviner pour quelle raison elle était venue.

— J'ai bien dû admettre combien vous comptez pour lui, fit-il.

Il rappela certaines paroles menaçantes qu'il avait prononcées afin d'avertir Laura, de la faire reculer. Mais Touan le connaissait. Il l'avait questionné longuement. Et, à la fin, Wen Mei avait avoué des pensées dont il n'avait d'ailleurs pas envisagé de près la réalisation... Jamais il n'avait vu Touan pris d'une telle colère. Touan parlait de chasser Wen Mei du Chansi. Wen Mei avait dû s'engager à ne jamais rien tenter, directement ou non, contre Laura.

— Une solution pareille aurait risqué d'être la pire. Et, pour moi, il aurait été perdu.

Sa voix avait moins d'aigreur.

— Je me suis peut-être trompé sur vos intentions. Je ne le sais pas. Mais si vraiment vous ne voulez pas lui nuire, laissez-le... Laissez-le-nous !

Il marcha encore.

— Un jour, bientôt, il regretterait.

— Je ne le crois pas, murmura-t-elle.

Cependant son accent n'était pas entièrement celui de la certitude.

Elle avait voulu voir Wen Mei pour lui montrer qu'il ne devait rien faire à l'insu de Touan. A la suite d'une allusion de Laura aux conseils que pouvait donner Isoshi, il répéta qu'il désirait seulement servir le général Touan.

— Ne comprenez-vous pas, dit Laura, qu'il y a beaucoup plus de grandeur à renoncer ainsi qu'à poursuivre, comme tous les autres le feraient à sa place ? Vous ne voyez que les conquêtes qu'il réaliserait. Mais ne vous rendez-vous pas compte qu'elles n'auraient pas lieu dans les conditions que vous souhaitez ? S'il luttait contre Nankin il devrait fatalement, un jour, se placer sous la dépendance de l'étranger. Aimeriez-vous le voir s'abaisser de cette façon ?

Pendant un moment elle essaya de le convaincre. Mais il gardait un visage obstiné.

— Sans vous il ne partirait pas. Il saurait profiter des possibilités que donne la situation.

Un officier entra. Il venait demander si le général Touan avait décidé une heure pour la réunion de la Commission des affaires militaires le lendemain. Quand ils furent de nouveau seuls, Wen Mei dit à Laura :

— Si vos raisons ne sont pas celles que j'ai pensé, alors, madame, vous comprendrez que vous préparez son malheur. Et non pas seulement le sien. Vous vous séparerez de lui. Ou bien vous resterez où il doit être... Croyez-vous qu'il oublierait ce qui a occupé jusqu'ici toute sa vie ? Vite il aurait des regrets, de plus en plus forts. N'avez-vous jamais songé qu'un jour il vous ferait des reproches ?

— Il ne me ferait pas de reproches, assura-t-elle.

Le ton de Laura indiquait néanmoins qu'elle avait en effet pensé à cela. Elle tenta encore de lui montrer qu'il devait prendre garde à certains conseils. Mais lui développait un raisonnement qui, il s'en était aperçu, n'était pas sans toucher Laura.

Quand elle le quitta elle était absorbée. Elle rencontra dans le corridor un des généraux de l'ancienne armée du Chensi avec qui elle avait déjeuné à Kouang-Choun. Il s'inclina profondément. Elle répondit à peine, d'un signe de tête, bien loin de songer que cette indifférence allait causer des soucis au loyal officier, qui redouterait d'y voir un présage de disgrâce.

CHAPITRE HUITIÈME

Vous rendez-vous compte, ma chère amie, de toutes les conséquences qu'aurait cet inconcevable départ du général ?

Mr. Hatfield rentrait de Changhaï, où il était parti une dizaine de jours auparavant, le lendemain du retour de Touan de son inspection à l'Ouest. Au cours de sa première entrevue avec Isoshi il avait appris les préparatifs que faisait Touan pour quitter la province. Aussitôt il s'était fait conduire chez Laura.

— Les suites seraient très graves. D'abord je perds la majorité au Groupe. Moi qui avais promis la stabilité garantie par Touan ! Que se passerait-il dans la province ? Luttes intérieures renouvelées, peut-être une autre révolte. Mes adversaires auraient la partie facile. A deux semaines de l'élection pour la présidence du Groupe !

Debout près d'une fenêtre dans le salon, Laura écoutait, impassible.

— Une si belle période s'annonce, poursuivait Mr. Hatfield. Enfin, l'ordre assuré ; un gouverneur qui ne fait pas obstacle à la modernisation d'une des provinces les plus arriérées... Avez-vous bien apprécié toutes les perspectives que nous avons dans un territoire de plus de 170.000 kilomètres carrés où, voilà deux ans, il n'y avait encore que 500 kilomètres de voies ferrées ?

— Pendant un temps, vous souhaitiez être débarrassé du général Touan, observa Laura en souriant. Puis vous avez changé d'avis. Vous découvrirez un autre général et vous conserverez votre majorité au Groupe.

— Personne dans l'armée n'a le prestige, les qualités de Touan ! Un général auquel nous ne donnons rien pour sa caisse personnelle, qui ne prélève pas un dollar sur les crédits ! C'est la première fois que j'en trouve un... Vous savez quelle politique on imposera si je perds la présidence du Groupe. Vous la désapprouvez.

La belle voix de Mr. Hatfield se faisait très persuasive.

— Ma chère amie, votre présence ici, à un moment bien troublé... Je n'insisterai pas. Mais permettez-moi de dire que je sais ce que nous vous devons... C'est pourquoi je viens vous parler des intérêts du Groupe. Ces intérêts sont les vôtres, ma chère amie.

— Ne m'en veuillez pas de répondre que je trouve un peu trop envahissante une certaine conception des intérêts du Groupe, dit-elle d'un ton assez sec.

Mr. Hatfield la considéra. Il resta un moment silencieux. Puis, avec un accent semblable à celui de la confidence, il dit, la regardant toujours :

— Je comprends... Vous êtes très belle. Il me semble que je ne m'en aperçois véritablement qu'aujourd'hui. Il faut que tout à coup je sois frappé par ce qu'il y a d'éclatant en vous pour que je sente combien ma tâche, mes projets prennent toutes mes pensées, tout mon temps. Du temps perdu, peut-être...

Il avait baissé la tête, songeur.

— Vous n'estimez pas mes préoccupations, reprit-il. Cependant, admettez-le : les intérêts que je défends sont bien plus ceux des autres que les miens... Au delà des détails, des mesquineries qui vous choquent, il existe des réalités plus hautes. L'importance que nous saurons prendre et développer dans cette riche province chinoise pèsera un jour sur le déroulement des événements...

— Ces considérations vous paraissent élevées. Elles le sont peut-être. Mais à mes yeux il en existe qui ont plus de prix.

Longuement, sans se lasser, il tenta de la convaincre que Touan ne devait pas quitter la province. Il ne réussit pas.

— Je vous comprends, redit-il avant de s'en aller.

Il ajouta :

— Néanmoins, je dois tout faire pour empêcher ce départ. Et je l'empêcherai.

— Pendant mon entrevue avec lui à Hsinking, le général Hata m'a dit avoir été impressionné par la clarté, la justesse du commentaire que vous avez fait du thème et du déroulement des manœuvres.

Le lieutenant-colonel Isoshi, qui, dans son cabinet de travail, venait de recevoir Wen Mei, voyait toute la satisfaction de son interlocuteur.

— Non seulement le général Hata m'a parlé élogieusement de vos capacités militaires, mais il m'a dit — et ce n'est pas seulement son opinion : « Voilà un homme qui saurait écarter des préjugés absurdes. Si la Chine avait quelques dirigeants comme celui-là, la guerre inutile qui se prépare n'aurait pas lieu. L'alliance qui bouleverserait le monde se réaliserait. »

Après une pause, Isoshi reprit :

— Avec le général Hata et d'autres personnalités j'ai discuté de l'avenir. Je ne peux pas vous dire — je ne peux pas encore vous le dire — tout ce dont il a été question. Mais vous devez savoir qu'on est frappé, là-bas, par le fait que vous êtes le plus jeune officier de votre grade des provinces du Nord. Puis on n'ignore pas que le temps passé par vous au Japon pendant vos études militaires vous a permis de comprendre l'esprit et les aspirations véritables de notre pays... Au cours des conversations que j'ai eues dans la nouvelle capitale du Mandchoukoo, divers noms de personnalités chinoises ont été prononcées. Celui du général Sung Wen Mei revenait le plus souvent.

Au fur et à mesure que le Japonais parlait, le visage de Wen Mei s'éclairait davantage.

— J'ai réfléchi à ce que nous disions lors de nos précédentes discussions. Je suis convaincu à présent qu'il serait absurde pour moi de partir vers l'intérieur.

— Vous seriez obligé de suivre les éléments qui se préparent à provoquer une guerre sans espoir, dit Isoshi. Ou bien vous devriez disparaître. Vous savez qu'on traque maintenant, à Nankin, ceux qu'on soupçonne de cette clairvoyance dont vous donnez un exemple.

— J'ai envisagé de ne pas suivre l'armée, dit Wen Mei.

Le demi-sourire d'Isoshi s'accentua légèrement.

— Vous avez une vue trop nette des situations pour ne pas penser que la forte armée concentrée en ce moment dans le Chansi sera la garantie de votre puissance. L'importance du général le plus remarquable se trouve notablement réduite s'il n'a plus de soldats.

Le front de Wen Mei se plissait.

— J'ai tout tenté... murmura-t-il. Un moment j'ai cru l'avoir ébranlé... Mais c'est elle qui a réussi !

— Le retrait de l'armée est imminent. Vous n'ignorez pas, maintenant, qu'il est incompatible avec le grand rôle que vous devez jouer.

Wen Mei s'était levé brusquement. Tournant le dos à Isoshi, il alla vers la fenêtre.

Isoshi parlait encore, de sa voix unie qui semblait rendre plus acceptable ce qu'il suggérait. En même temps il pensait à sa conversation avec Laura, quelques jours plus tôt. Jamais elle ne saurait qu'à cause de ces moments passés chez elle, de ce qu'ils avaient dit, il avait pris l'avion le lendemain pour le Mandchoukoo. Et pourtant il prévoyait cette réponse qui lui avait été faite à Hsinking :

« Il n'existe qu'une manière certaine d'empêcher le départ de l'armée. Votre suggestion de ne pas aller jusqu'au bout en ce qui concerne le gouverneur ne pourrait que provoquer des complications. Cette démarche est surprenante. Elle indique que certaines relations passées, auxquelles vous devez votre mission, vous font oublier un peu que cette mission seule importe. Les conséquences prévues pour le cas où le gouverneur actuel ne serait pas gagné à notre point de vue auraient dû être tirées plus tôt. Un nouveau retard serait une faute très grave. Aucune modification aux instructions données ! »

Isoshi s'approcha de Wen Mei, qui suivait des yeux les tourbillons de poussière jaune descendant sans cesse sur la ville, des hauteurs au nord de Taiyuan.

— Tout est net pour vous à présent. Vous avez prouvé remarquablement votre énergie quand vous avez écrasé la révolte. Vous saurez prendre sans retard les mesures nécessaires...

Wen Mei eut un sursaut.

— Le Chef, balbutia-t-il.

— Les hommes qui comptent sont ceux qui pensent et agissent avec force. Regardez l'histoire. Le plus souvent les hautes destinées ont un point de départ douloureux, mais indispensable. Ainsi se révèle d'une manière décisive un grand caractère.

Wen Mei avait pâli.

— Le Chef, dit-il encore, d'un ton plus bas.

— Je me suis permis de vous le faire observer déjà : vous gardez trop les yeux fixés sur celui que vous placez toujours devant vous. Les batailles que vous auriez gagnées sous les ordres d'un autre, vous en aurez la gloire. Grâce à l'alliance dont vous avez compris la nécessité et la portée, vous commanderez une armée aussi puissante que celle que vous avez vue en manœuvres près du Soungari... Vous suivrez le chemin des conquérants dont les chevaux ont jadis soulevé la poussière de ces collines ! Vous avez trente ans. Le jour où les armées unies, irrésistibles de la grande Asie, s'élanceront vers l'Occident, vous serez jeune encore...

Au fur et à mesure qu'il parlait, choisissant ses phrases, Isoshi observait les frémissements du visage de Wen Mei.

Après une pause, Isoshi reprit :

— Vous n'avez pas, je le sais, les mêmes lectures que le maréchal Feng. Mais peut-être connaissez-vous cette fable — qui est de Tchou-Hi, si je ne commets pas une erreur : *les Deux Chênes*. Elle s'achève ainsi :

Le jeune chêne qui était droit et si riche de sève put enfin s'élancer vers le ciel.

Et sa cime devint plus haute et son feuillage devint plus épais et plus large son tronc

Que ceux du géant qui l'aurait étouffé dans l'ombre,

Si, un jour du rayonnant été, le bûcheron n'avait ouvert au jeune chêne le chemin du ciel.

— Il est sûr de ma fidélité, dit Wen Mei d'une voix sourde.

— Mais à qui aviez-vous promis d'obéir ? A celui qui fuit, qui abandonne ses soldats ? Vous êtes fidèle à l'armée, à la province, au devoir !

Nerveusement, Wen Mei froissait le rideau de soie bleue. Isoshi revint vers son bureau et s'assit. Il laissa s'écouler deux ou trois minutes avant de donner d'un ton plus bref cet avertissement :

— Le grand rôle dont vous êtes le plus digne, vous ne l'ambitionnez pas seul. Mais je suis convaincu que vous ne laisserez pas, en tardant trop, par faiblesse, un autre agir à votre place et s'emparer ainsi d'une position qui doit vous revenir.

Wen Mei était toujours pâle. Ses lèvres se serraient. Loin de prendre la résolution qu'Isoshi attendait, il dit brusquement :

— Jamais je ne ferai rien contre lui !

Le Japonais, silencieux, se rendait compte de tout l'attachement du jeune général pour Touan. Cet attachement était bien plus fort qu'Isoshi l'avait pensé.

Wen Mei connaissait à présent les projets d'Isoshi. Et, au lieu de servir leur réalisation, il pouvait les faire échouer.

Quand Touan lui avait montré le rapport signalant qu'au cours de la nuit précédente l'automobile de Wen Mei s'était arrêtée devant la

maison du lieutenant-colonel Isoshi, Wen Mei n'avait pas nié.

— Tu étais déjà allé chez lui dans l'après-midi. Pourquoi ces visites la nuit, maintenant ? Ne vois-tu pas qu'en te poussant à te cacher de moi Isoshi veut te compromettre pour t'amener plus facilement à faire ce qu'il voudra ? Tu t'imagines donc que le but d'Isoshi a changé ?... Que lui as-tu promis ?

Wen Mei baissait la tête.

— Chef, dit-il avec embarras, peut-être les hommes qui n'ont toujours que voulu vous suivre sont-ils désorientés. Peut-être pensent-ils que, puisque celui qu'ils admiraient tant les abandonne, ils sont libérés...

Touan le regarda profondément.

— Je crois que tu as été seulement imprudent. Je ne veux pas croire autre chose... Ce rapport sera détruit. Si on le connaissait à Nankin, quand l'armée dépendra du gouvernement, ta carrière serait sans doute finie. Je sais qu'il n'est pas difficile de t'enthousiasmer, de t'égarer. Je sais aussi que, pendant quatre ans, pas une fois ta loyauté n'a faibli.

Wen Mei soupira.

— Chef, dit-il brusquement, si vous estimez qu'autour de vous quelqu'un a failli ou va faillir, frappez !

Sa voix tremblait. Rapidement, il passa la main sur ses yeux. Touan ne répondit pas tout de suite.

— Tu t'aperçois, n'est-ce pas, que tu as eu tort de trop écouter Isoshi ?... Je ne ferai rien contre toi.

Il le regardait toujours.

— Je ne peux pas oublier que depuis quatre ans c'est toi que j'ai eu sans cesse près de moi. Toi, le premier à qui j'ai dit mes projets... Tu m'as aidé beaucoup. Ici, où il fallait se demander quel piège il y avait derrière chaque sourire, j'ai toujours eu avec toi la même impression de sécurité, de solidité. Tu avais vingt-six ans quand je t'ai pris avec moi. Et tu as gardé une fougue de très jeune homme. Cette fougue, la confiance qui ne te quittait pas m'ont redonné courage parfois, quand le doute, la lassitude me prenaient...

Wen Mei tenait son front de ses deux mains.

— Chef, je vous en supplie, ne faites pas partir l'armée, murmura-t-il. Permettez-moi de rester.

— Voilà ce que voudrait Isoshi !... Et tu ne comprends pas comment il se servirait de toi, de l'armée ?

Touan frappa sur son bureau.

— Tu t'en iras avant les autres, dit-il d'un ton qui, cette fois, n'était que celui du commandement. Ainsi tu n'auras plus l'occasion d'écouter ceux qui te trompent si facilement. Je suis enfin arrivé à l'accord avec Nankin pour les détails du retrait des troupes. Dans deux jours les divisions concentrées autour de Ping-Yang commenceront leur marche vers le Honan. Tu vas te rendre là-bas pour régler les détails du passage avec les autorités du Honan. Tu quitteras Taiyuan demain matin. Je te verrai un moment avant. Je te donnerai mes instructions écrites et une lettre pour le gouverneur du Honan.

Wen Mei voulut parler de nouveau. D'un geste bref, Touan l'arrêta. Il le congédia en lui disant qu'il avait à recevoir le Conseil provincial.

— Va prendre les dispositions pour ton départ de demain matin.

Un peu après, quand il fut plus calme, Wen Mei songea :

« S'il n'avait pas eu cette soudaine dureté, s'il m'avait laissé parler, je lui aurais tout dit. »

*
**

— Je crois maintenant qu'Isoshi avait depuis assez longtemps l'idée d'attirer Wen Mei et de l'utiliser contre moi, si j'étais resté, dit Touan, le soir, chez Laura. Quand j'étais absent, pendant la campagne pour repousser les armées du Chensi, il avait eu assez souvent affaire à Wen Mei. Isoshi s'entend à apprécier les hommes. Il savait que ce serait le dernier dont je douterais. Il a deviné, derrière le dévouement sincère pour moi, un goût très fort de la puissance. Il a voulu se servir de l'ambition de Wen Mei.

L'avancement qu'avaient valu à Wen Mei sa fidélité et son succès contre les rebelles, aux trois quarts battus quand Touan avait quitté Taiyuan, l'avait un peu trop transporté. Il aurait ensuite voulu être nommé à la tête de l'état-major, alors qu'il n'était nullement fait pour organiser des opérations, diriger la marche d'une armée. Touan lui avait seulement attribué la vice-présidence de la Commission des affaires militaires.

L'invitation de Wen Mei aux manœuvres du Mandchoukoo, les remerciements flatteurs qui lui avaient été adressés pour avoir ramené l'ordre et protégé les Japonais du Chansi faisaient certainement partie du plan d'Isoshi.

— Isoshi lui a fait accepter l'idée de ce qu'il appelle une alliance. Et aussi il a su profiter de la déception que causait mon départ à Wen Mei. Il voudrait le voir rester à Taiyuan. Sans doute il l'aiderait à devenir gouverneur. Il a pu se rendre compte que Wen Mei se conduirait comme le Japon le souhaiterait.

Laura, dans la chambre, écoutait avec un visage soucieux. Elle était vêtue de la robe d'intérieur blanche, garnie de perles de jais, qu'elle portait le premier soir où Touan était entré dans cette chambre.

— Vous ne voyez encore Wen Mei que comme un jeune homme enflammé et toujours dévoué. Mais songez aux autres qui ont tellement changé ici. Et son ambition...

— Il était très troublé, repentant, tout à l'heure après mes reproches. Il y a encore un côté presque enfantin en lui. Maintenant qu'il s'est résigné à me voir m'en aller, il aurait voulu que je lui permette de rester avec l'armée. Voilà son idée, ou plutôt celle d'Isoshi ! Je le fais partir dès demain matin. Comme cela il ne subira plus de tentations. J'ai envoyé des patrouilles de la garde aux environs de la maison d'Isoshi... Je veux éviter à Wen Mei une dernière imprudence. Il ne verra plus Isoshi.

— Avez-vous raison de laisser Wen Mei libre ?

— Autrement, je risquerais de faire soupçonner

quelque chose à Nankin. S'il était classé comme pro-japonais, ce serait grave pour lui. Déjà j'ai peur qu'on le tienne à l'écart pour ses rapports avec moi. Et s'il a trop vu Isoshi, c'est à cause de moi. S'il n'avait pas eu la déception de mon départ, il n'aurait pas désobéi.

Laura restait préoccupée.

— Je pense toujours à ce qu'Isoshi a eu la générosité de me dire au sujet de l'armée.

Touan n'avait jamais voulu discuter la possibilité de laisser l'armée au Chansi.

— S'il préfère que l'armée reste sur place, c'est qu'il est sûr d'arriver, ainsi que je le redoutais, à corrompre les chefs et à éviter que les troupes se battent. Il a sans doute fait dans ce sens des progrès que j'ignore encore. Je ne suis pas étonné qu'il aime mieux voir mes divisions ici, à sa merci, quand la guerre éclatera...

Touan disait qu'il n'avait pas pour le généralissime Tchiang Kai Chek et sa politique la même admiration que trois ou quatre ans plus tôt.

— Cependant je ne veux pas que mon départ serve le Japon contre lui, contre le pays. Le Chansi tombera un jour, puisqu'on ne peut envisager sa défense. Mais l'armée sera sauvée.

Laura avait senti que sa détermination ne fléchirait pas. Elle n'avait pas insisté. Elle ne pouvait pas le désapprouver. Seulement elle l'avait prié de ne rien négliger pour sa protection. Il avait promis de faire doubler les détachements de sa garde qui veillaient sur lui.

Ce soir-là, Laura redit l'inquiétude que lui donnait le désir d'Isoshi de retenir l'armée.

— Je fais surveiller les officiers connus pour avoir eu des rapports avec les agents d'Isoshi, dit-il. Je m'attends à ce que les troupes de protection japonaises tentent quelque chose.

Fermement, il assura :

— Mais Isoshi ne m'empêchera pas de lui arracher l'armée ! L'évacuation aurait déjà commencé s'il ne m'avait pas fallu aussi longtemps pour arriver à l'accord avec Nankin. Dans huit jours il ne restera ici que les forces suffisantes pour aider la police. Je mets au point avec le Conseil provincial la désignation de mon successeur... Alors nous partirons. Toute la peine que se donne Hatfield pour me faire rester, ses propositions, ses garanties sont inutiles.

Elle vint près de Touan et il la serra dans ses bras.

L'appréhension causée à Laura par certaines paroles de Wen Mei au sujet de faits qui empêcheraient le départ — et aussi par le regret qu'elle avait pu discerner parfois chez Touan — avait cessé. Touan reconnaissait qu'il avait dû lutter beaucoup certains jours, notamment ceux où il se rendait auprès de ses troupes...

— Mais j'ai triomphé. Ou bien c'est vous qui avez triomphé.

Lorsque Laura le retrouva, après avoir revêtu une légère toilette de nuit, il resta un instant à la contempler, immobile à quelques pas d'elle.

— Et vous aviez peur que j'aie des regrets !... murmura-t-il.

Il s'approcha. Laura fit observer, en souriant pour la première fois de la soirée, que Touan et elle n'avaient pas encore envisagé très nettement la vie qu'ils auraient, une fois quitté le Chansi. Les affaires pour lesquelles Laura était revenue l'obligeaient à retourner à Saïgon, où elle séjournait pendant l'année précédente. Ensuite ils devaient aller en Europe. Mais ils n'avaient pas décidé s'ils y demeureraient. Ne s'établiraient-ils pas plutôt à Manille, où Touan pourrait diriger les grandes plantations de son père, ainsi que ce dernier n'avait cessé de le souhaiter ?

— Je n'ai pas osé faire de projets trop précis, dit Laura. Je voyais encore tant d'obstacles...

— Les vrais obstacles sont surmontés, répondit-il avant de l'attirer contre lui.

CHAPITRE NEUVIÈME

ous devons avancer le moment de prendre une décision très déplorable, mais que la sauvegarde de l'armée rend nécessaire. Cette nuit, nous serons forcés d'agir. Nous y sommes poussés par l'imminence des mouvements de l'armée hors de la province. Et par la décision de M. le gouverneur de vous faire quitter Taiyuan demain, mon général. »

Le colonel qui parlait portait un lorgnon. C'était un des cinq officiers supérieurs réunis chez Wen Mei, dans la villa du quartier étranger où le jeune général habitait depuis sa nomination au poste de gouverneur militaire de Taiyuan.

Les autres approuvèrent. Seul Wen Mei restait silencieux.

— Et n'oublions pas l'accord secret conclu ces jours-ci avec Nankin. Tous les officiers suspects de ne pas partager les opinions étroites du gouvernement seront arrêtés et livrés, en prévision de leur refus de suivre l'armée.

— Cette nouvelle n'est pas à retenir, dit Wen Mei. Je connais assez le général Touan pour savoir qu'il n'a pris aucun engagement semblable.

Les autres se regardèrent.

— Permettez-nous de marquer un certain étonnement, dit l'un d'eux, le plus âgé, dont les cheveux blancs accentuaient l'expression de noblesse et de douceur.

Lentement il ajouta, en dévisageant Wen Mei :

— Un étonnement que partagerait, j'en suis sûr, M. le colonel Isoshi.

Wen Mei se mordit les lèvres.

— Cette femme... C'est pour elle !... Elle seule le préoccupe, dit-il après quelques secondes.

Puis, brusquement, il déclara :

— Pour la province, pour nos soldats, nous ne pouvons pas laisser partir l'armée... Notre devoir est de la maintenir ici, où sa présence garantira l'avenir.

— Notre devoir n'est pas discutable, dit le colonel au lorgnon. Mais ne convient-il pas de décider sans tarder, mon général, de quelle façon nous l'accomplirons ?

Wen Mei dit alors qu'il fallait empêcher Touan d'exécuter son plan de retrait sans en venir aux mesures extrêmes.

— M. le colonel Isoshi croit, au contraire, que la situation ne peut être clarifiée que d'une seule manière, rappela l'officier qui avait parlé le plus. Autrement, des remous dans l'armée resteraient possibles. Et la nomination du nouveau gouverneur deviendrait plus équivoque.

Encore une fois les autres, à l'exception de Wen Mei, l'approuvèrent. Il poursuivit :

— Voici le plan que je me permets de proposer. Un plan qui ne fait d'ailleurs que reprendre les très utiles suggestions de M. le colonel Isoshi.

Ils savaient Touan chez Mme Formerie. Ils s'y rendraient avec une troupe d'hommes choisis. L'intimité existant entre le général Touan et Wen Mei allait beaucoup faciliter la réalisation de leurs desseins.

Wen Mei était le seul à pouvoir donner des ordres à la garde de Touan. Il renverrait les hommes qui surveillaient la maison, prétextant qu'il venait avec une troupe plus importante pour les remplacer.

— Ou encore vous pourriez dire, mon général, qu'il s'agit de renforcer la garde. De toute façon, il vous laisseront entrer avec vos soldats. Nous serons bien plus nombreux qu'eux. Nous les désarmerons.

Il regarda Wen Mei.

— N'est-ce pas d'ailleurs ainsi que M. le général Touan s'est débarrassé sans combat de votre frère valeureux et très regretté ?...

On annoncerait à Taiyuan qu'un attentat avait causé la mort du général Touan. En sa qualité de gouverneur militaire de la ville, Wen Mei, que l'on connaissait comme le second très dévoué de Touan, prendrait provisoirement l'autorité. Une enquête sur l'attentat permettrait d'en finir tout de suite avec les gêneurs... Les mouvements de l'armée seraient suspendus. Un peu plus tard le Conseil provincial ne demanderait qu'à rendre légitime et définitif le pouvoir du successeur de Touan.

Après un silence Wen Mei observa :

— Un obstacle à l'exécution de ce plan se présenterait si le général Touan, se méfiant de moi, avait donné des instructions à sa garde... Si celle-ci refusait de m'obéir, il faudrait renoncer ou se battre. Dans ce dernier cas nous risquerions beaucoup d'échouer. Tout le bataillon de la garde, alerté, surviendrait. Nous serions écrasés.

— Je crois devoir prendre la liberté de rappeler, mon général, que la volonté de M. le gouverneur de vous faire quitter la province demain nous oblige à agir cette nuit. D'habitude il se montrait discret en allant chez Mme Formerie. Les hommes qui le protègent là-bas sont toujours moins nombreux qu'ailleurs. Et le fait qu'il n'ait décidé aucune sanction contre vous prouve qu'il n'imagine pas un danger venant de votre côté. Cette manière est la seule qui évite un combat avec sa garde. Autrement notre réussite serait beaucoup moins sûre, ainsi que vous l'avez fait remarquer.

Wen Mei redit qu'il voulait avoir une explication avec Touan. Le mettant en face de la situation nouvelle, il lui démontrerait que rien ne pouvait plus être tenté pour emmener l'armée.

— Il s'en irait en vous transmettant le pouvoir ? dit d'un ton dubitatif le colonel qui essuyait son lorgnon. Pensez-vous, mon général, qu'il se conduirait comme Feng ? C'est impossible. Il refusera. Nous serons contraints d'en arriver à ce que nous déplorons, mais qui paraît, hélas ! inévitable.

— Nous perdrons du temps, estima un autre.

L'officier aux cheveux blancs, au beau visage calme, déclara :

— Il est très compréhensible que M. le général hésite devant la partie la plus vive, la plus douloureuse de notre projet. Aucun de nous ne souhaite non plus s'en charger. Ce sera le rôle des soldats, trop simples pour connaître nos scrupules.

Wen Mei frappa la table du poing.

— N'oubliez pas qui donne les ordres, messieurs ! dit-il avec une soudaine autorité. J'essaierai de le convaincre. Une chance d'aboutir ainsi existe. J'entends la saisir, tout faire pour la saisir !

Les officiers se regardèrent de nouveau. Ils ne firent plus d'objections. Plus bas, comme pour lui-même, Wen Mei dit encore :

— Je sais bien qu'avant il n'aurait jamais cédé dans de telles conditions. Mais il n'est plus le même. Et il tient tant à elle !

*
**

A la lumière de la lampe de chevet, Laura regardait Touan qui s'apprêtait à partir.

Il revint vers le lit, s'assit près d'elle. La perfection de ce visage lisse semblait à Touan toujours aussi surprenante, presque artificielle. Seul le rythme de la poitrine, lent et profond cependant, révélait toute la vie, l'ardeur qui animaient une femme à l'apparence parfois un peu froide.

— A travers vous j'ai vu au delà des prétextes que se donne l'ambition, disait-il. Au-dessus même des raisons auxquelles je croyais. J'ai pu m'écarter de cette logique qu'invoquait Wen Mei et selon laquelle mes actes m'obligeaient à poursuivre... En songeant à ce que nous avons dominé l'un et l'autre, je ressens une fierté plus grande que celle qu'aurait pu m'apporter n'importe quel triomphe !

Pensivement, elle dit que s'il n'y avait pas eu la prise de Yuanping (ils n'éprouvaient plus de gêne quand ces mots étaient prononcés) elle n'aurait peut-être pas jugé les desseins de Touan de la même manière.

— Je l'avouerai maintenant : quand je te voyais commander, pendant la campagne à l'Ouest, je n'étais pas moins attirée. Je ne sais même pas si, au contraire, l'admiration... Oui, sans le souvenir de Yuanping, j'aurais été capable sûrement de m'illusionner sur cette destinée que tu avais devant toi.

Il se pencha vers elle.

— Ces derniers temps, j'ai eu bien des indécisions, murmura-t-elle. J'ai persisté à ne pas vouloir t'abandonner à un sort au-dessous de toi. Mais je me rappelle certaines pensées que j'avais quand je te connaissais moins. Et je sens, je sais, qu'à cause de moi tu cours un danger. Je me fais des reproches...

Il l'interrompit :

— Ne vous faites jamais de reproches ! Vous me donnez plus que je n'aurais conquis. Et aussi vous m'avez aidé à éviter le reniement. J'ai souvent rêvé et parlé de grandeur...

Sa voix devint plus profonde.

— Eh bien, si une de mes résolutions méritait d'être placée sous le signe de la grandeur, ce serait celle que j'ai prise grâce à vous.

Touan s'était redressé un peu et caressait le visage de Laura que la préoccupation avait marqué de nouveau. De ses bras nus elle l'entoura une fois de plus.

Il ne la quitta qu'un assez long moment plus tard. Laura restait songeuse. Elle constata qu'elle n'avait pas entendu démarrer la voiture de Touan, dans la cour.

Elle écouta. Le vent soufflait peut-être plus que les autres matins. Il avait dû couvrir les bruits du moteur... Néanmoins, l'inquiétude de Laura revenait, plus aiguë. Elle se leva brusquement. Tandis qu'elle passait sa robe de chambre, elle sursauta. Sept ou huit détonations avaient éclaté.

Elle traversa en hâte le corridor, le salon... Sur le perron, le vent la frappa d'un aveuglant tourbillon de poussière. Une seconde elle dut fermer les yeux. Puis elle vit, à l'autre bout de la cour, des hommes qui s'éloignaient. Dans la clarté de l'aube elle crut distinguer que deux de ces hommes en portaient un autre. Elle poussa un cri, se précipita vers eux.

Ils s'étaient retournés. L'un d'eux vint à sa rencontre. Il lui saisit le bras, l'arrêta. Wen Mei !

— Où est-il ?

Il ne répondit pas. Sa main qui serrait le bras de Laura tremblait. Avec plus d'angoisse Laura demanda encore :

— Où est-il ?

— Rentrez, dit-il d'une voix basse, saccadée.

Le vent emmêlait les cheveux de Laura. Se détournant, Wen Mei balbutia :

— Nous avons appris qu'il était menacé...

Les yeux de Laura s'agrandirent.

— Hélas !... Nous n'avons pu arriver assez tôt.

— Vous ! Vous l'avez...

— Non ! fit-il avec violence. Ce n'est pas moi !

L'expression et l'accent de Wen Mei indiquaient sa pensée.

— Vous avez été la plus forte.

Sur la route les moteurs tournaient. Wen Mei s'éloigna très vite. Un instant Laura resta immobile. Puis elle courut jusqu'à la grille.

La dernière voiture démarrait. Laura ne put crier de nouveau. Elle chancela, s'appuya au mur. Le regard fixe, elle vit l'automobile disparaître dans les tourbillons de poussière jaune que soulevait le vent glacé.

Fin

(Suite de la page 2 couverture.)

— la Bible qu'il a laissée. Et ces immenses monuments que sont le Mémorial et le Tabernacle de Salt Lake City — hideux assemblages de constructions, il faut le dire — témoignent, ainsi que le développement de la ville, de la puissance de Joseph Smith sur les hommes.

Le livre fermé, on se demandera sans doute pourquoi Marc Chadourne a donné ce titre à la biographie de Joseph Smith. Laissons-lui la parole car son idée procède d'une conception qui me paraît on ne peut plus juste :

« Lorsqu'il se transporte d'un continent à un autre de son univers, « Dieu », comme la plante, comme l'animal, comme l'homme, doit passer par d'étranges mutations, se « naturaliser » en quelque sorte. Les Christs noirs et les Vierges brunes du Mexique qui empruntèrent la place et les rôles des dieux aztèques ne sont qu'un échantillon, catholique, des métamorphoses que la biologie des religions, si pareille science existait, devrait prendre en compte. Allah n'est pas partout le même Allah ; Jéhovah non plus. Le « Lord » transporté avec la Bible de King James dans les chariots des provinces du Nouveau Monde ne s'est pas tout de go naturalisé. Il lui a fallu...

» — Votre Joseph Smith !

» — Vous brûlez ! Mais prenez garde, ce roman peut bien n'être pas celui d'un homme. »

Le souvenir de V.-A. Kravchenko est dans toutes les mémoires : à cause de son livre d'abord : *J'ai choisi la liberté*, qui eut le succès considérable dont on se souvient et qui fut analysé en son temps, ici même ; à cause du procès retentissant que l'auteur, s'estimant diffamé, intenta à la direction d'un hebdomadaire communiste de Paris. On n'a pas oublié, non plus, la carrière de cet homme. Il la décrivait à loisir dans son ouvrage : technicien soviétique et membre du parti, il avait été, à plusieurs reprises, victime de ces « purges » grâce auxquelles le régime stimule périodiquement le zèle et la peur des hommes qui lui sont soumis ; il s'en était toujours tiré à son avantage non sans nourrir en secret le dessein d'échapper à ses maîtres lorsque l'occasion lui en serait donnée ; sa nomination de membre d'une commission d'achats en Amérique, vers la fin de la guerre, lui fournit cette occasion ; Kravchenko « choisit la liberté », comme il devait l'écrire plus tard dans une formule saisissante qui fit sa fortune.

Ayant gardé une solide rancune envers le régime soviétique et d'esprit combatif, il utilisa ses nouveaux loisirs à brûler furieusement ce qu'il avait adoré. Son livre fit l'effet d'une bombe. On pouvait lui reprocher de sommer le lecteur de prendre parti dans une question difficile et sur laquelle manquaient les informations. On ne pouvait nier qu'il apportait des arguments de poids. La réaction des adversaires français de Kravchenko fut pitoyable ; ils allèrent même jusqu'à inventer un journaliste américain, Sim Thomas, dont le témoignage, disaient-ils, établissait que Kravchenko, agent des services secrets des U. S. A., n'avait été qu'un pantin entre les mains de ce service, lequel aurait pratiquement dicté le livre à son prétendu auteur.

Le tribunal français devant lequel Kravchenko avait porté le débat donna raison à l'auteur de *J'ai choisi la liberté*. Après des audiences passionnées et d'interminables auditions de témoins, il jugea que la preuve n'avait pas été faite par les adversaires de Kravchenko que celui-ci eût menti ; il les condamna. Sans aller jusqu'à dire, bien entendu, qu'il considérait comme entièrement fondée la véracité de tous les récits du polémiste. Il y avait une nuance importante et, d'ailleurs, le rôle du tribunal français n'était pas là.

Si j'ai rappelé sommairement ces faits, c'est que Kravchenko nous apporte aujourd'hui un autre livre : *L'Épée et le Serpent* (Edition Self). Mais je crains fort que le lecteur de ce nouvel ouvrage — aussi important par son nombre de pages que le premier — ne soit tout d'abord déçu. Il s'aperçoit vite, en effet, que ce livre se compose d'un vaste compte rendu du fameux procès, établi par Kravchenko lui-même. Or la presse a été pleine de ces débats, de ces dépositions de témoins, de ces incidents de procédure, de ces altercations passionnées qui éclataient dans le prétoire entre les deux parties. Le lecteur est donc en droit de croire d'abord qu'on ne lui apporte rien de neuf et, ensuite, que les éléments nouveaux sont entachés de partialité puisqu'ils reflètent seulement l'opinion d'une de ces deux parties. Et cette réaction est justifiée à bien des moments de la lecture, en particulier lorsque l'auteur, citant les jugements, monte en épingle les passages qui lui sont favorables, tout en taisant avec soin ceux — et ils ne manquent pas — où le président Durkheim se montrait parfois bien dur pour le plaignant. Il semble souvent que Kravchenko n'ait pas encore assimilé à fond l'esprit de *fair play* qui devrait être un des titres de gloire des pays démocratiques.

Mais il faut cependant y regarder de plus près. Certes, comme on doit s'y attendre, Kravchenko balaie tous les arguments de ses adversaires et il s'étend longuement sur les siens. Or ceux-ci consistent surtout en « témoignages », ceux des hommes ou femmes qu'il est allé chercher dans les camps de « personnes déplacées » soviétiques, qui, pour des raisons analogues à celles de Kravchenko, ne veulent plus rentrer en U. R. S. S. Lorsqu'ils viennent déclarer, ainsi qu'ils le firent à la barre, que Kravchenko n'a pas menti en ce qui concerne les détails sur sa vie personnelle, cela nous importe peu, car le sceptique impénitent est toujours fondé à se demander si telle est bien la vérité et, si non, comment l'établir jamais ? Mais lorsqu'à l'appui de leurs dires ils produisent des pièces — dont on nous montre des reproductions photographiques — alors nous commençons, à juste titre, à être ébranlés.

Prenons, par exemple, le cas de Lilia Bitak et passons rapidement sur l'histoire (celle d'une femme arrêtée par le N. K. V. D. uniquement parce que son mari l'a été) ; nous l'avons entendue cent fois en nous demandant toujours dans quelle mesure ces cas particuliers pouvaient être généralisés. Mais on nous montre le certificat de levée d'écrou de cette femme et nous y lisons cette phrase terrible : « Ne doit pas être utilisé comme permis de résidence ». Sauf si l'on parvient à nous prouver qu'un tel imprimé administratif est un faux — ce dont je doute personnellement — nous voici autorisés à nous dire :

— Une personne considérée comme innocente par les autorités soviétiques n'en a pas moins besoin d'un *permis de résidence*. C'est donc que de tels permis existent et que leur usage est général. Les personnes qui n'ont jamais eu à faire avec le N. K. V. D. n'ont-elles pas aussi besoin d'un permis de résidence ? Le citoyen soviétique n'est donc pas autorisé à résider où bon lui semble ?

Voilà, à mon avis, où se trouve l'intérêt primordial du nouveau livre de Kravchenko. Je ne nie pas qu'il faut passer sur bien des longueurs et que ces récits monotones finissent par perdre toute efficacité. Mais des passages du genre de celui que je viens de citer sont la récompense d'une lecture assez souvent ingrate.

Celle du livre de Cyrille Kalinov l'est beaucoup moins. Il ne s'agit pas d'un énorme volume, mais d'un ouvrage beaucoup mieux adapté

(Lire la suite page 4 couverture.)

(Suite de la page 3 couverture.)

par sa longueur à la capacité de digestion d'un lecteur non spécialisé. A force de vouloir trop prouver on ennuie. Mais Cyrille Kalinov, justement, ne veut rien prouver — au contraire de V. A. Kravchenko. Il expose et, limitant volontairement ses objectifs, il parvient beaucoup mieux à convaincre lorsque besoin est.

Si l'on en croit les traducteurs, ce jeune colonel de l'Armée Rouge eut la possibilité, au cours de sa carrière, d'approcher les grands chefs militaires de l'U. R. S. S. avant et pendant la guerre. En poste à Berlin, il décida « de quitter l'U. R. S. S. pour des raisons strictement personnelles ». Puis, relevé de toute obligation, il résolut de faire connaître au monde « les grands capitaines de l'Armée Rouge, aux côtés desquels il avait vécu ». On insiste sur le fait que « Cyrille Kalinov entend s'abstenir de toute considération relevant du domaine politique » et qu'il « se refuse à attaquer sa patrie ou à porter sur elle un jugement qu'il est toujours facile de rendre sévère lorsqu'on s'appuie sur des pétitions de principe ».

Ces précautions oratoires sont-elles garantes d'une bonne foi foncière ? Quinconque a un peu pratiqué les « Mémoires » surgis du temps passé sait à quoi s'en tenir et, en particulier, que Saint-Simon ou le cardinal de Retz sont aussi amusants ou instructifs lorsqu'ils sont pris en flagrant délit de mensonge qu'au moment où ils disent la vérité, si invraisemblable puisse-t-elle paraître parfois. Rien ne nous permet de faire de telles discriminations parmi les faits rapportés par Cyrille Kalinov dans *les Maréchaux soviétiques vous parlent* (Editions Stock). Pour une raison très simple : les références nous manquent ; c'est la première fois que nous voyons vivre d'un peu près des personnages que nous ne connaissions jusqu'alors que par les communiqués de guerre.

Ces réserves indispensables faites, le livre de Kalinov est on ne peut plus vivant, imagé et instructif. Le maréchal cosaque Boudienny, l'apiculteur et pêcheur à la ligne Timochenko, Koniev, Tolboukine, etc., nous sont présentés, à travers leur action militaire, comme des hommes en chair et en os. Il faudrait évidemment, pour les juger en définitive, être à même de faire la critique des sources, c'est-à-dire de l'auteur, Cyrille Kalinov. Cela ne nous étant pas possible, nous ne pouvons que rester sur notre plaisir. qui est grand. Mais les conclusions que l'on en tire ne sont pas loin de rejoindre celles de Kravchenko.

L'IDÉE qui a servi de point de départ à Elizabeth Myers pour son roman : *Mrs. Christopher* (Plon, édit.) est on ne peut plus séduisante. Un maître chanteur, Sine, a réuni chez lui quatre de ses victimes qu'il reçoit d'habitude séparément ; c'est pour jouir bassement de l'abjection dans laquelle il les a plongées. Or voici que brusquement l'une d'elles tire un revolver et, d'une balle bien ajustée, tue Sine. C'est une femme à cheveux blancs, l'air doux et effacé, qui avant de partir livre son nom et son adresse aux trois autres pour le cas où ceux-ci seraient inquiétés par la police.

Or cette Mrs. Christopher, justement, est la mère d'un inspecteur à Scotland Yard, à qui elle va aussitôt demander conseil avant de se rendre au commissariat. Scène pathétique, bien entendu, au cours de laquelle, devant l'obstination de sa mère à se livrer (en fait, elle rendait visite à Sine pour le compte d'une de ses amies, la vraie victime du maître chanteur), l'inspecteur propose de publier une annonce invitant les trois témoins à fournir le renseignement qu'ils connaissent. Mrs. Christopher prétend que, malgré la prime de 500 livres, aucun ne sera assez vil pour la dénoncer. Meilleur juge de la nature humaine, son fils pense tout juste le contraire...

On avouera qu'il y a là un sujet dont un Graham Greene aurait tiré le maximum d'effets. Et c'est bien à cet autre écrivain anglais que fait penser tout de suite le roman d'Elizabeth Myers : même démarrage en style de roman policier ; même métaphysique sous-jacente. Mais la réalisation est loin de valoir celle du *Rocher de Brighton* ou de *La Puissance et la Gloire*.

On se doute que nous allons être amenés bientôt à faire la connaissance des trois complices-malgré eux-de-l'assassin : un jeune bohème amoureux d'une prostituée dont on ne sait guère pour quel lointain forfait il est tombé entre les griffes du maître chanteur ; une jeune femme de la *Gentry* qui a abandonné son mari pour l'amour d'un médiocre et qui a volé pour l'entretenir ; un médecin marron qui voudrait que son jeune frère ne mène pas comme lui une vie dégradante. Faut-il ajouter que chacun des trois trouvera bien vite une raison majeure pour aller dénoncer à la police Mrs. Christopher ? Celle-ci sera arrêtée et jugée.

Nous pourrions avoir ainsi un bon roman d'une lecture passionnante, conjuguant les mérites du « policier » et de la recherche psychologique. Mais Elizabeth Myers, dont on ne doute pas une seconde du bon vouloir, se fait une image vraiment trop attendrissante des prostituées ou des médecins marrons. Ses mauvais sujets appartiennent à une « pègre rose » qui doit correspondre à celle dont se tracent l'image les visiteurs des capitales « by night ». A partir de son premier quart, le roman ne tient plus guère et les scènes sont gâchées par des considérations philosophico-morales qui doivent être du meilleur effet dans les salons anglais mais qui — il faut bien le dire — ennuient dans un roman.

D'autant qu'on vient finalement nous glisser à l'oreille, vers la fin, que Mrs. Christopher pourrait bien n'être qu'une nouvelle incarnation du Christ. Ce cocktail mystico-réaliste n'est pas déplaisant, je le souligne. Tout au plus prête-t-il un peu à sourire.

A tous les amateurs d'aventures maritimes, il faut recommander cette *Croisière du « Cachalot »* (Sulliver, édit.) dont la traduction en français par Jean Dufour vient de paraître : ils pourront rarement se régaler autant.

Ce n'est pas qu'il s'agisse d'un ouvrage récent. Son auteur, Frank Bullen, est mort à Bournemouth en 1915. S'étant enfui de sa famille très jeune, il embrasse la carrière de marin aux derniers beaux jours de la « marine en bois ». Mais il ne connut pas que de beaux jours, bien au contraire. A dix-huit ans, sans trop savoir comment et sans doute uniquement parce qu'il était à la recherche d'un engagement, il se trouva embarqué « pour une croisière de pêche à bord d'un baleinier, terreur de tous les marins ».

Et quelle croisière, celle de ce *Cachalot* dont il devait raconter les étapes à la fin du siècle dernier en un « livre prodigieux » comme l'écrivit Kipling : le cap de Bonne-Espérance, les mers de Chine, Honolulu et surtout les mers australes pour regagner l'Amérique par le cap Horn !

L'auteur ne s'est pas embarrassé d'une littérature qu'il aurait peut-être été bien incapable de mener à bien. Son livre n'en est que plus remarquable. C'est un reportage au meilleur sens du terme, vivant, précis, imagé. Et, chose curieuse, alors qu'il ne cherche jamais l'effet littéraire, il ne va pas sans évoquer parfois un autre livre illustre : le *Moby Dick*, dans lequel le célèbre Melville a, en quelque sorte, tiré la métaphysique de la chasse aux cétacés. *La Croisière du « Cachalot »* atteint parfois à la grandeur de Melville et à son mystère. En plus du plaisir que procure un *vrai* livre d'aventures, ce n'est pas désagréable à constater.

Comité de Direction { Président : Vincent DELPUECH. Directeur : G. CAHEN-SALVADOR. Administrateur : S. QUILICI.

Fondateur : GEORGES OUDARD.

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imprimerie de Bobigny. — Dépôt légal 2e trimestre 1950. — Imprimeur n° 117.